

## FAUT-IL REPENSER LE CONCEPT DE MASCULINITÉ HÉGÉMONIQUE ?

Traduction coordonnée par Élodie Béthoux et Caroline Vincensini  
Robert William Connell et James W. Messerschmidt

ENS Paris-Saclay | « Terrains & travaux »

2015/2 N° 27 | pages 151 à 192

ISSN 1627-9506

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2015-2-page-151.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour ENS Paris-Saclay.

© ENS Paris-Saclay. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

R. W. Connell, James W. Messerschmidt

# Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ?<sup>1</sup>

Traduction coordonnée par Élodie Béthoux et Caroline Vincensini

**L**E CONCEPT DE MASCULINITÉ HÉGÉMONIQUE, introduit il y a une vingtaine d'années, a considérablement influencé la réflexion contemporaine sur les hommes, le genre et les hiérarchies sociales. Ce concept a permis de mettre en lien les développements récents du champ des *men's studies* (connues également sous le nom de *masculinity studies* et *critical studies of men*), les inquiétudes communes concernant les hommes et les garçons, la vision féministe du modèle patriarcal et les modèles sociologiques du genre. Il a été utilisé dans divers domaines de recherche appliquée, aussi bien en matière d'éducation ou de prévention de la violence que de santé et d'assistance psychologique.

Une exploration des bases de données révèle que plus de 200 titres et résumés de travaux de recherche font usage du terme exact de « masculinité hégémonique ». Ce chiffre s'élève à plusieurs centaines si on prend en considération les variantes du terme ou que l'on considère le contenu des articles. Plusieurs conférences témoignent d'un intérêt persistant pour ce thème : début mai 2005 s'est tenue une conférence intitulée « *Hegemonic Masculinities and International Politics* » à l'Université de Manchester, en Grande-Bretagne, tandis que Stuttgart a accueilli une conférence interdisciplinaire autour du thème « *Hegemoniale Männlichkeiten* » (Dinges, Rundal et Baeur, 2004).

1. Article original : R. W. Connell, James W. Messerschmidt, 2005. Hegemonic Masculinity. Rethinking the Concept, *Gender & Society*, 19 (6), 829-859. Traduction de Élodie Béthoux et Caroline Vincensini, avec Guillaume Bied, Nathan Bigaud-Koenigswater, Pierre Chamouard, Lucille Dupréelle, Mélina Joyeux, Tristan Portier, Valentine Quinio, Guillaume Roulleau et Adrien Woehl. Les traducteurs remercient Vinciane Zabban pour sa relecture attentive et ses suggestions pertinentes.

Le concept a également fait l'objet d'importantes critiques venant de tous horizons : sociologique, psychologique, post-structuraliste et matérialiste (voir par exemple Demetriou, 2001 ; Wetherell et Edley, 1999). Il a été attaqué, en dehors du monde académique, comme étant « une invention des psychologues *New Age* » visant à prouver que les hommes sont trop machos, pour citer une critique virulente d'un internaute.

C'est donc un concept contesté. Il permet cependant d'identifier un certain nombre d'enjeux qui sont pleinement au cœur des débats actuels autour du pouvoir et du leadership politique, de la violence, publique comme privée, et des transformations de la famille et de la sexualité. Un réexamen exhaustif du concept de masculinité hégémonique semble dès lors justifié. Si le concept se révèle encore utile, peut-être doit-il néanmoins être reformulé en des termes plus contemporains. Notre article tente de reprendre à ce double objectif.

## ■ Origine, formulation et usages

### *Origine*

Le concept de masculinité hégémonique a été utilisé en premier lieu dans les travaux tirés d'une étude de terrain portant sur les inégalités au sein des lycées australiens (Kessler *et al.*, 1982). On le retrouve dans le débat conceptuel lié à ces travaux concernant la fabrique des masculinités et l'expérience du corps masculin (Connell, 1983) et dans un débat sur le rôle des hommes dans les mouvements ouvriers australiens (Connell, 1982). L'étude sur les lycées fournit nombre de preuves empiriques de l'existence de hiérarchies multiples, aussi bien en termes de genre que de classe, entrelacées à des projets actifs de construction du genre (Connell *et al.*, 1982). Ces premiers éléments ont été systématisés dans un article, « *Towards a New Sociology of Masculinity* » (Carrigan, Connell et Lee, 1985), qui adoptait une posture fortement critique vis-à-vis des travaux sur les rôles de sexe masculins et proposait un modèle fondé sur la multiplicité des masculinités et les relations de pouvoir. À son tour, ce modèle a été intégré à une théorie systématique du genre. Les six pages du livre *Gender and Power* qui en résultent (Connell, 1987), portant sur la « masculinité hégémonique et la féminité accentuée », sont alors devenues la source la plus citée sur le concept de masculinité hégémonique.

Le concept forgé par ces groupes de recherche australiens se présente comme la synthèse d'idées et de matériaux provenant de sources à première vue disparates. Mais cette convergence d'idées n'avait rien d'accidentel.

Des problématiques très similaires occupaient au même moment d'autres chercheurs et militants, venant d'autres pays : une telle synthèse était d'une certaine manière dans l'air du temps.

Les théories féministes du patriarcat et les débats autour du rôle des hommes dans la transformation du patriarcat (Goode, 1982; Snodgrass, 1977) en étaient la source principale. Certains hommes, issus de la *New Left*, ont tenté de s'organiser pour soutenir le féminisme, et cette tentative a attiré l'attention sur les différentes expressions de la masculinité en fonction des classes sociales (Tolson, 1977). De plus, certaines femmes de couleur, telles que Maxine Baca Zinn (1982), Angela Davis (1983) et bell hooks (1984), en dénonçant le biais racial qu'entraîne une conception du pouvoir uniquement centrée sur des différences de genre, ont posé les bases pour une remise en cause de toute prétention universalisante de la catégorie « hommes ».

Le terme gramscien d'« hégémonie » était lui aussi couramment utilisé à l'époque dans les tentatives d'explication de la stabilisation des relations entre classes (Connell, 1977). L'idée a été facilement transférée à la question du genre, dans le contexte de la théorie du double système (Eisenstein, 1979), ce qui a posé un grand risque de malentendu. Les travaux de Gramsci analysent avant tout les dynamiques des changements structurels impliquant la mobilisation et la démobilisation de classes sociales entières. Sortie du contexte précis de l'analyse d'un tel changement historique, l'idée d'hégémonie serait réduite à un simple modèle de contrôle culturel. Or nombre de débats autour du genre ne se focalisent pas sur un tel changement historique de grande échelle. De là proviennent en partie les difficultés rencontrées plus tard avec le concept de masculinité hégémonique. Avant même le mouvement de libération des femmes, une certaine littérature sur les rôles de sexe masculins, issue de la psychologie sociale et de la sociologie, avait identifié la nature sociale de la masculinité et les possibilités de changement des comportements masculins (Hacker, 1957). Durant les années 1970, les critiques ont fusé autour de la notion de « rôle masculin », attaquant les normes de rôle comme étant à la source des comportements oppressifs masculins (Brannon, 1976). La théorie critique des rôles constituait la principale base conceptuelle du premier mouvement d'hommes antisexiste. Cependant, les faiblesses de la théorie des rôles de sexe ont été dénoncées de plus en plus fréquemment (Kimmel, 1987; Pleck, 1981). Ces faiblesses incluent le brouillage entre les comportements et les normes, l'effet d'homogénéisation du concept de rôle et ses difficultés à rendre compte des relations de pouvoir.

Les concepts de pouvoir et de différence, en revanche, étaient au cœur du mouvement de libération homosexuelle, qui développait une analyse

sophistiquée de l'oppression dont les hommes sont à la fois victimes et acteurs (Altman, 1972). On a pu à l'époque analyser ce mouvement de libération comme étant étroitement associé à la critique en règle des stéréotypes de genre (Mieli, 1980). L'idée d'une hiérarchie des masculinités découlait de l'expérience des hommes homosexuels, de la violence et des préjugés auxquels ils devaient faire face de la part des hétérosexuels. De même, le concept d'homophobie remonte aux années 1970 et était déjà attribué au rôle masculin conventionnel (Morin et Garfinkle, 1978). Les théoriciens ont alors développé des conceptions de plus en plus sophistiquées des relations ambivalentes des homosexuels vis-à-vis du patriarcat et de la masculinité conventionnelle (Broker, 1976 ; Plummer, 1981).

Les travaux empiriques constituent une source tout aussi importante. Un nombre croissant d'études de terrain attestait à cette époque des hiérarchies genrées et des cultures locales de la masculinité dans les écoles (Willis, 1977), les lieux de travail à dominante masculine (Cockburn, 1983) et dans les communautés villageoises (Herdt, 1981 ; Hunt, 1980). Ces études comblaient le défaut de réalisme ethnographique de la théorie des rôles de sexe, confirmaient la pluralité des masculinités et la complexité de la construction du genre masculin, et apportaient la preuve de la lutte active pour la domination que comprend implicitement le concept gramscien d'hégémonie.

Enfin, le concept de masculinité hégémonique a été influencé par la psychanalyse. Freud a lui-même produit les premières biographies analytiques d'hommes et, dans l'étude de cas de « l'homme aux loups », a montré comment la personnalité de l'adulte consiste en un système sous tension, où les pulsions contraires sont contenues mais pas annihilées (Freud, [1917] 1955). Le psychanalyste Stoller (1968) a popularisé ensuite le concept d'« identité de genre » et cartographié ses variations dans le développement du jeune garçon, et notamment celles menant à la transsexualité. D'autres, influencés par la psychanalyse, se sont emparés des thèmes du pouvoir masculin, du champ des possibles en matière de dynamique de genre, et des tensions et contradictions intrinsèques aux masculinités conventionnelles (Friedman and Lerner, 1986 ; Zaretsky, 1975).

### ***Formulation***

C'est de cette matrice qu'a émergé, au milieu des années 1980, un cadre d'analyse appliqué au genre, similaire à celui utilisé par la sociologie politique dans l'analyse des structures de pouvoir, et qui a mené les chercheurs à s'intéresser avant tout à un groupe dominant. La masculinité

hégémonique est alors comprise comme une configuration de pratiques<sup>2</sup> (c'est-à-dire de ce qui est fait, et pas simplement d'un ensemble d'attentes, ou d'une « identité ») qui permet à la domination masculine de se perpétuer.

La masculinité hégémonique se distingue d'autres masculinités, et particulièrement des masculinités subordonnées. La masculinité hégémonique n'est pas considérée comme normale dans un sens statistique, car elle n'est observable que chez une minorité d'hommes. Mais elle est sans aucun doute normative. Elle correspond à la façon actuellement la plus reconnue d'être un homme, implique que les autres hommes se positionnent par rapport à elle, et permet de légitimer d'un point de vue idéologique la subordination des femmes à l'égard des hommes.

Les hommes profitant des bénéfices du patriarcat sans mettre en pratique une version affirmée de la domination masculine peuvent être considérés comme faisant preuve d'une masculinité complice. C'est en relation à ce groupe d'hommes, et à leur acceptation par les femmes hétérosexuelles, que le concept d'hégémonie se révèle le plus efficace. L'hégémonie n'est pas synonyme de violence, bien qu'elle puisse s'accompagner de recours à la force, mais elle correspond à une ascendance acquise par le biais de la culture, des institutions et de la persuasion.

Ces concepts étaient plus abstraits que descriptifs, définis en regard de la logique d'un système de genre patriarcal. Ils partaient du principe que les relations de genre sont historiquement situées, et qu'ainsi les hiérarchies de genre sont susceptibles d'évoluer. Les masculinités hégémoniques auraient ainsi émergé dans des circonstances spécifiques et seraient affectées par le changement historique. Plus précisément, il pourrait y avoir une lutte pour l'hégémonie, et les anciennes formes de masculinité pourraient être remplacées par de nouvelles. Ceci représentait la pointe d'optimisme dans une théorie qui, en dehors de cela, se montrait plutôt pessimiste. Il restait peut-être envisageable qu'une manière plus humaine et moins opprimante d'être un homme devienne hégémonique, dans un processus qui mènerait à l'abolition des hiérarchies de genre.

### **Usages**

Formulé en ces termes, le concept de masculinité hégémonique a été vite mis en pratique. À la fin des années 1980 et au début des années 1990,

---

2. NdT : sur la définition de la masculinité comme « configuration de pratiques », voir le chapitre 2 de *Masculinities* dans sa traduction récente : « L'organisation sociale de la masculinité », in R. Connell, 2014. *Masculinities. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 59-88.

les recherches sur les hommes et la masculinité se sont progressivement imposées comme champ académique, en lien avec un ensemble de conférences, la publication de manuels (par exemple Brod, 1987) et de plusieurs revues, ainsi que l'expansion rapide d'un programme de recherche dans toutes les sciences humaines et sociales.

Le concept de masculinité hégémonique a été employé en sciences de l'éducation pour comprendre la dynamique de la vie en classe, ce qui inclut par exemple les formes de résistance et de harcèlement entre garçons. On y a eu également recours dans l'analyse des rapports aux programmes scolaires et des difficultés à mettre en œuvre une pédagogie neutre du point de vue du genre (Martino, 1995). Il a été utilisé pour s'intéresser aux stratégies et aux identités des enseignants au sein de groupes comme celui des professeurs d'éducation physique et sportive (Skelton, 1993).

Le concept a également eu une influence en criminologie. Toutes les données attestent que les hommes et les jeunes hommes commettent plus de crimes conventionnels, notamment les plus graves, que les femmes et les jeunes filles. En outre, les hommes détiennent un quasi-monopole quant au crime en bande organisée et à la criminalité en col blanc. Le concept de masculinité hégémonique a contribué à la théorisation de la relation entre formes de masculinités et types de crimes (Messerschmidt, 1993) et a également été employé dans des études de cas spécifiques autour de crimes perpétrés par des garçons et des hommes, comme la question du viol en Suisse, du meurtre en Australie, du hooliganisme dans le monde du football ainsi que de la délinquance en col blanc en Angleterre ou des agressions violentes aux États-Unis (Newburn et Stanko, 1994).

Le concept a également été mobilisé dans l'étude des représentations médiatiques des hommes, en particulier autour de la question des interactions entre sport et représentations de la guerre (Jansen et Sabo, 1994). C'est parce que le concept d'hégémonie permet de rendre compte du caractère divers et sélectif des images dans les médias de masse que les chercheurs dans ces domaines ont commencé à cartographier les relations entre les représentations de différentes formes de masculinité (Hanke, 1992). Les sports-spectacle sont un élément central des représentations de la masculinité par les médias, et le champ en développement de la sociologie du sport a lui aussi largement fait usage du concept de masculinité hégémonique (Messner, 1992). Il a été utilisé pour comprendre la popularité des sports de combat violents, qui fonctionnent comme un symbole éternellement renouvelé de la masculinité, et pour comprendre la violence et l'homophobie qui règnent fréquemment dans les milieux sportifs (Messner et Sabo, 1990).

Les déterminants sociaux de la santé masculine ont été pointés avant l'apparition du concept de masculinité hégémonique, mais l'idée de rôle de sexe restait trop imprécise pour se révéler véritablement utile. L'usage croissant des concepts de masculinités multiples et de masculinité hégémonique a alors permis de comprendre les pratiques de santé des hommes, comme le fait de « jouer tout en étant blessé » ou d'avoir des comportements sexuels à risque (Sabo et Gordon, 1995). Les concepts de masculinités subordonnée et hégémonique ont permis d'éclairer non seulement l'exposition des hommes au risque, mais aussi leurs difficultés face au handicap ou aux blessures (Gerschick et Miller, 1994).

Le concept de masculinité hégémonique s'est par ailleurs révélé pertinent pour la recherche sur les organisations, qui a de plus en plus reconnu le caractère genré de la bureaucratie et des lieux de travail. Des enquêtes ethnographiques et par entretiens ont retracé l'institutionnalisation de masculinités hégémoniques dans des organisations spécifiques (Cheng, 1996; Cockburn, 1991) et leur rôle dans la structure de prise de décision (Messerschmidt, 1995). Cette recherche s'est concentrée notamment sur l'armée, dans laquelle des configurations singulières de masculinité hégémonique sont fermement enracinées tout en devenant de plus en plus problématiques (Barett, 1996).

Le concept a aussi été utile dans les réflexions sur l'aide apportée aux hommes et aux garçons par les services psychosociaux, que ce soit la psychothérapie pour hommes (Kupers, 1993), les programmes de prévention contre la violence juvénile (Denborough, 1996), ou les programmes d'éducation émotionnelle pour les jeunes garçons<sup>3</sup> (Salisbury et Jackson, 1996). Ces domaines sont les premiers à avoir mobilisé le concept de masculinité hégémonique dans la décennie qui a suivi sa formulation. Mais il a également eu des champs d'application plus larges, par exemple dans le débat autour de la question de l'art (Belton, 1995), dans des disciplines académiques comme la géographie (Berg, 1994) et le droit (Thorton, 1989), et dans les débats plus généraux concernant le positionnement des hommes sur la question politique du genre et leur relation au féminisme (Segal, 1990). On peut raisonnablement en conclure que l'analyse des masculinités multiples et le concept de masculinité hégémonique ont servi de cadre à une bonne part de l'effort de recherche émergent autour des hommes et de la masculinité, offrant une alternative à la théorie des rôles de sexe ainsi qu'aux modèles catégoriels de patriarcat.

---

3. NdT : dans les pays anglo-saxons en particulier, des programmes d'« apprentissage social et émotionnel » visent à apprendre aux jeunes, et le plus souvent aux jeunes hommes, à maîtriser leurs émotions, à développer des qualités relationnelles et à prendre des décisions responsables.

Cet effort de recherche croissant a entraîné, au final, un enrichissement du concept lui-même. Sa définition a été étoffée de quatre manières principales : en illustrant les coûts et les conséquences de l'hégémonie, en dévoilant les mécanismes, en mettant en évidence une plus grande diversité de masculinités, et en retraçant les évolutions des masculinités hégémoniques. En ce qui concerne la question de ses coûts et de ses conséquences, la recherche en criminologie a mis en lumière la manière dont des formes particulières d'agression sont liées à la masculinité hégémonique, non pas comme un effet mécanique dont elle serait la cause, mais du fait de la recherche de l'hégémonie (Bufkin, 1999 ; Messerschmidt, 1997). En outre, les travaux pionniers de Messner (1992) montrent qu'en reproduisant une hiérarchie sévère, la mise en acte de la masculinité hégémonique dans les sports professionnels se fait au prix de coûts considérables pour les vainqueurs en termes de dommages physiques et émotionnels.

La révélation des mécanismes de l'hégémonie a fait l'objet de recherches fécondes. Certains sont particulièrement visibles, comme la « spectacularisation » de la masculinité déployée dans les programmes sportifs télévisés (Sabo et Jansen, 1992), ou encore les mécanismes sociaux que Roberts (1993) nomme « censure » envers les groupes subordonnés, qui vont des surnoms désobligeants entre enfants à la criminalisation des conduites homosexuelles. À l'inverse, d'autres mécanismes de l'hégémonie opèrent de manière invisible, en soustrayant une forme dominante de masculinité à la possibilité de censure (Brown, 1999). Consalvo (2003), qui s'intéresse à la manière dont la tuerie du lycée de Columbine a été représentée dans les médias, montre comment la question de la masculinité a été occultée du débat, contraignant les médias à présenter les tueurs exclusivement comme des « monstres ».

L'intuition initiale selon laquelle l'ordre genré construit de multiples masculinités a largement été confirmée par la recherche internationale. Valdès et Olavarria (1998) montrent que même dans un pays culturellement homogène comme le Chili, on n'observe pas de masculinité unifiée, puisque les pratiques varient en fonction des classes et des générations. Ishii-Juntz (2003) retrace dans l'histoire sociale récente du Japon, autre pays connu pour son homogénéité culturelle, « l'émergence de formes diverses de masculinités » du fait tout particulièrement des changements dans les manières de s'occuper des enfants. On retrouve également une diversité des formes de masculinité dans certaines institutions particulières comme l'armée (Higate, 2003).

Dans ce qui constitue le plus beau travail contemporain d'observation ethnographique sur la masculinité, Gutmann (1996) étudie le machisme mexicain, cas dans lequel il existe une identité masculine publique bien

définie. Il montre comment l'imagerie du machisme s'est développée historiquement et à quel point celle-ci est intrinsèquement liée au développement du nationalisme mexicain, en masquant la très grande complexité des manières de vivre des hommes mexicains. Gutmann dresse une liste de quatre formes de masculinité présentes dans le quartier ouvrier qu'il étudie, en insistant sur le fait que même ces quatre formes sont parcourues par d'autres divisions sociales et sont constamment renégo-ciées dans la vie quotidienne.

Enfin, de nombreuses recherches montrent que les formes de masculinité ne sont pas seulement diverses, mais aussi sujettes au changement. Les remises en cause de l'hégémonie sont monnaie courante et donnent lieu en retour à des ajustements qui le sont tout autant. Morrell (1998) rassemble des preuves empiriques des transformations en matière de genre en Afrique australe en lien avec la fin de l'Apartheid, qui constituait un système de patriarcats ségrégués et concurrents. Ferguson (2001) retrace le déclin de figures historiques de la masculinité en Irlande, le prêtre célibataire et le père de famille qui travaille dur, et leur remplacement par des modèles plus actuels et plus orientés vers le marché. Dasgupta (2000) souligne quant à lui la présence de tensions dans le modèle japonais de masculinité de « l'homme salarié », et ce particulièrement après la « bulle économique » des années 1980 quand apparaît la figure culturelle du « salarié fuyant le salariat ». Taga (2003) décrit les réponses diverses au changement observées chez les jeunes hommes des classes moyennes japonaises, qui expérimentent par exemple des formes inédites de relations domestiques avec les femmes. Meuser (2003) s'intéresse au changement générationnel en Allemagne, qui résulte en partie des réactions des hommes aux transformations des pratiques féminines. De nombreux jeunes hommes (mais pas tous) s'attendent de nos jours à ce que les femmes rejettent les relations sociales patriarcales et élaborent leur propre « pragmatisme égalitaire ». Morris et Evans (2001), qui s'intéressent aux images de la féminité et de la masculinité rurales en Grande-Bretagne, remarquent une évolution plus lente, mais une subtilité et une fragmentation croissantes dans les représentations de la masculinité hégémonique.

Du milieu des années 1980 au début des années 2000, le concept de masculinité hégémonique est ainsi passé d'un modèle conceptuel avec une base empirique étroite à un cadre de recherche largement utilisé dans les travaux et les débats sur les hommes et les masculinités. Le concept a été appliqué à des contextes culturels divers et à un éventail très large de questions pratiques. Il n'est par conséquent pas surprenant qu'il ait été critiqué, et c'est à cela que nous allons maintenant nous intéresser.

## ■ Critiques

Cinq critiques principales ont été énoncées depuis l'émergence du débat sur le concept de masculinité hégémonique au début des années 1990. Dans cette partie, nous allons tour à tour les examiner, en espérant identifier ce qui vaut la peine d'être retenu du concept original et ce qui nécessite aujourd'hui d'être reformulé.

### *Le concept sous-jacent de masculinité*

Pour deux traditions différentes, réaliste et post-structuraliste, le concept sous-jacent de masculinité présente des défauts. D'après Collinson et Hearn (1994) et Hearn (1996, 2004), ce concept est flou, incertain dans ses significations et tend à minorer les enjeux de pouvoir et de domination. En fin de compte, il se révélerait superflu pour comprendre et pour contester le pouvoir des hommes. De plus, le concept de masculinités plurielles tendrait à produire une typologie statique.

Pour Petersen (1998, 2003), Collier (1998) et MacInnes (1998), les lacunes principales du concept de masculinité proviennent de ce qu'il essentialise le caractère des hommes, ou impose une unité factice sur une réalité fluide et contradictoire. Certaines variantes de cette critique reprochent à la recherche sur la masculinité de ne pas avoir adopté la boîte à outils spécifique des post-structuralistes, outils qui auraient, par exemple, mis l'accent sur la construction discursive des identités (Whitehead, 2002). Le concept de masculinité est critiqué parce que défini à l'intérieur d'un cadre hétéronormatif qui essentialise la différence homme-femme et ignore les logiques de distinction et d'exclusion au sein même des catégories de genre. Il est alors perçu comme reposant en toute logique sur une dichotomie entre sexe (biologique) et genre (culturel), démarche qui marginalise ou naturalise le corps.

Il est indéniable que, dans la vaste littérature qui traite de la masculinité, on trouve un grand nombre de confusions conceptuelles ainsi qu'une grande part d'essentialisme. Cela se constate à coup sûr dans les références à la masculinité par la psychologie populaire, comme dans les mouvements d'hommes mythopoétiques<sup>4</sup>, et les lectures journalistiques des recherches sur la différence biologique entre sexes. Cependant, prétendre que le

---

4. NdT. : Ensemble de mouvements actifs depuis le début des années 1980 ayant émergé en réaction au second féminisme pour libérer les hommes des contraintes du monde moderne qui empêcheraient, selon eux, l'épanouissement de leur vraie nature masculine. Pour contrer la féminisation des hommes qui serait à l'œuvre selon les tenants de ces mouvements, sont organisés notamment des rituels masculins imitant les rituels d'initiation des sociétés primitives pour réactiver la transmission intergénérationnelle d'une masculinité retrouvée.

concept de masculinité ne peut être que flou ou essentialisant, ou encore que l'utilisation qu'en font les chercheurs l'est le plus souvent, est une tout autre affaire.

Au contraire, nous défendrions volontiers l'idée que la recherche en sciences humaines et sociales sur les masculinités a proliféré ces vingt dernières années précisément parce que le concept sous-jacent de masculinité n'est ni réifié, ni essentialiste. L'idée selon laquelle le concept de masculinité serait essentialisant ou homogénéisant s'accorde plutôt mal avec l'incroyable diversité des constructions sociales que les ethnographes et les historiens ont mis en évidence grâce à ce concept (Connell, 2003). Le fait que certains chercheurs aient exploré les masculinités pratiquées par des personnes de corps féminin éloigne un peu plus encore le concept de tout essentialisme (Halberstam, 1998; Messerschmidt, 2004). La masculinité ne prend pas la forme d'une entité fixe qui serait ancrée dans le corps ou les traits de caractère des individus. Les masculinités sont des configurations de pratiques accomplies dans l'action sociale et qui, de ce fait, peuvent différer dans une situation sociale donnée selon les relations de genre.

Les développements de la recherche ne confirment pas non plus l'idée selon laquelle la reconnaissance de masculinités multiples aboutit nécessairement à une typologie statique. Le travail ethnographique de Gutmann sur le Mexique (1996), déjà mentionné, en fournit un exemple paradigmatique. Gutmann parvient à identifier différentes catégories de masculinité – par exemple le macho et le *mandilón*<sup>5</sup> – tout en reconnaissant, et en montrant en détail, que ces identités loin d'être des monades sont toujours prises dans des faisceaux de relations et constamment traversées par d'autres clivages et projets. Le travail d'observation de Warren (1997) sur une école élémentaire britannique en fournit un autre exemple. Il y trouve différentes formes de constructions de la masculinité et observe les effets qu'elles exercent sur la vie de la classe, même si un certain nombre de garçons ne se conforment qu'imparfaitement aux principales catégories. De fait, les garçons entretiennent des rapports complexes aussi bien d'attachement que de rejet à l'égard de ces catégories.

La thèse selon laquelle le concept de genre implique celui d'hétéronormativité est certes aujourd'hui une critique classique (Hawkesworth, 1997), mais c'est aussi une critique contestée (Scott, 1997). Bien qu'elle pointe à juste titre un problème dans les modèles catégoriels de genre, elle ne tient pas si on l'applique aux modèles relationnels de genre (Connell, 2002; Walby, 1997) ou aux approches historiques dans lesquelles la construction

---

5. NdT. : Terme familier et péjoratif en espagnol mexicain désignant un homme soumis à sa femme.

de catégories de genre fait justement l'objet de l'enquête. Les divisions entre hommes – et surtout l'exclusion et la subordination des hommes homosexuels – ont été des enjeux centraux dans le développement du concept de masculinité hégémonique (Carrigan, Connell et Lee, 1985). Depuis, la régulation par l'hétérosexualité a été un thème de réflexion majeur concernant la masculinité hégémonique.

L'idée selon laquelle le concept de masculinité marginalise ou naturalise le corps (parce qu'il repose, dit-on, sur une dichotomie sexe-genre) est peut-être l'allégation la plus surprenante de cette critique. Surprenante car les relations entre corps et processus sociaux ont été un des points centraux des recherches sur la masculinité depuis son origine. L'un des premiers et des plus influents programmes de recherche sur ce nouveau paradigme a en effet été le travail de Messner (1992) sur la masculinité des sportifs professionnels, dans lequel il examine « les corps en tant qu'armes » aussi bien que les dommages corporels de long terme. Parmi les autres thèmes de recherche montrant combien le corps est affecté par les processus sociaux, on peut citer la construction de la masculinité dans un contexte de handicap (Gerschick et Miller, 1994), les corps marqués par le travail des hommes de la classe ouvrière (Donaldson, 1991), la santé et les maladies masculines (Sabo et Gordon, 1995), ainsi que la violence des jeunes garçons entre eux (Messerschmidt, 2000). Enfin, des discussions théoriques ont interrogé la pertinence de la « nouvelle sociologie du corps » pour étudier la construction de la masculinité (Connell 1995, chapitre 2).

Les critiques du concept de masculinité sont davantage recevables lorsqu'elles pointent la tendance à distinguer nettement expériences des hommes d'une part et expériences des femmes de l'autre, et ce aussi bien dans la littérature populaire que dans la recherche. Comme Brod (1994) l'a noté avec raison, il y a une tendance dans le champ des *men's studies* à supposer l'existence de « deux sphères séparées », à faire comme si les femmes n'étaient pas un élément pertinent de l'analyse, et donc à étudier les masculinités du point de vue des hommes et des relations entre hommes uniquement. Mais comme Brod le fait également remarquer, ceci n'est pas une fatalité. Pour y remédier, il convient d'adopter une approche du genre qui soit toujours relationnelle – et non d'abandonner les concepts de genre et de masculinité.

### ***Ambiguïtés et chevauchements***

Une question soulevée par les premières critiques du concept est de savoir qui sont les véritables représentants de la masculinité hégémonique. Il va de soi que la plupart des hommes qui détiennent un grand pouvoir so-

cial n'incarnent pas pour autant un idéal de masculinité. D'un autre côté, Donaldson (1993) remarque qu'il ne semble pas, en substance, y avoir grand-chose de « masculin » dans les hommes identifiés par les chercheurs comme des modèles hégémoniques. Il discute le cas de l'« *iron man*<sup>6</sup> », ce champion de surf australien décrit par Connell (1990), qui est un exemple classique de masculinité hégémonique. Cependant, le statut hégémonique régional de ce jeune homme l'empêche en fait d'adopter un comportement que son groupe de pairs local définit comme masculin – se déchaîner, crâner, boire au volant, se battre ou encore défendre son propre prestige.

Par ailleurs, Martin (1998) reproche au concept de conduire à des applications incohérentes: parfois le concept renvoie à un type fixe de masculinité; à d'autres occasions, il renvoie au type qui se trouve être dominant dans un certain espace-temps. De même, Wetherell et Edley (1999) soutiennent que le concept ne parvient pas à spécifier à quoi correspond vraiment, en pratique, la conformité à la masculinité hégémonique. Et Whitehead (1998, 58; 2002, 93) suggère qu'il y a une confusion sur qui est vraiment l'homme de la masculinité hégémonique – « Est-ce John Wayne ou Leonardo DiCaprio? Mike Tyson ou Pelé? Ou peut-être, à différents moments, tous à la fois? » – et surtout sur qui peut donner force aux pratiques hégémoniques

Nous pensons que ces critiques ont bien mis en évidence des ambiguïtés dans l'usage du concept. Il est en effet souhaitable d'éliminer tout usage de la masculinité hégémonique comme modèle fixe et transhistorique, car ces usages rompent avec l'idée d'historicité du genre et ignorent les très nombreuses preuves d'évolutions dans les définitions sociales de la masculinité. Mais, à d'autres égards, il peut être important de reconnaître l'ambiguïté dans les processus de genre comme un mécanisme de l'hégémonie. Pensons à la façon dont une définition idéalisée de la masculinité se constitue dans le cours de l'action sociale. Au niveau d'une société dans son ensemble (que nous qualifierons plus bas de niveau « régional » de l'analyse) circulent des modèles de conduite masculine valorisés, qui peuvent être portés aux nues par les autorités religieuses, narrés par les médias ou célébrés par l'État. De tels modèles se réfèrent aux réalités quotidiennes des pratiques sociales, mais les déforment aussi de diverses façons. Un exemple classique de ce phénomène est la célébration par le régime soviétique de l'ouvrier stakhanoviste, du nom du mineur de charbon Aleksandr

---

6. NdT. : Développé dans les années 1960 en Australie, l'*ironman*, dit aussi « surf de sauvetage », est un sport qui combine les disciplines du sauvetage en surf en une seule course (natation, kayak de mer, pagayage sur planche et course). Le championnat de surf de sauvetage désigne chaque année un champion qui jouit d'un grand prestige en Australie.

Stakhanov, qui a extrait en 1935 le montant record de 102 tonnes de charbon en un seul jour, déclenchant une course effrénée pour battre ce record. Ici, une partie de la déformation provient du fait que les célèbres « ouvriers de choc » atteignaient leurs records grâce à une aide considérable, mais non comptabilisée, de leurs collègues.

Des formes de masculinités hégémoniques peuvent donc être élaborées sans qu'elles correspondent étroitement à la vie d'aucun homme réel. Et pourtant ces modèles expriment bien, diversement, des idéaux, des fantasmes et des désirs répandus ; ils offrent des modèles de relations avec les femmes et des solutions à des problèmes de relations de genre. En outre, ils entrent en résonance avec la constitution pratique des masculinités comme façons de vivre au quotidien dans des situations données. Dans la mesure où ils ont ces effets localement, ils contribuent à l'hégémonie dans l'ordre de genre à l'échelle de la société tout entière. Il n'est donc pas surprenant que les hommes qui servent d'exemples au niveau régional, comme le « *iron man* » discuté par Donaldson (1993), soient aussi porteurs de contradictions.

Au niveau local, des configurations hégémoniques de masculinité sont ancrées dans des environnements sociaux spécifiques, comme les organisations formelles. Il existe par exemple des formes bien définies de masculinité managériale dans les entreprises britanniques étudiées par Roper (1994) et Wajcman (1999). Les familles aussi mettent en jeu des modèles hégémoniques de masculinité légitimés socialement. Par exemple, les stratégies de genre des hommes influencent les négociations à propos du travail domestique et de la « double journée de travail » dans les familles étudiées par Hochschild (1989) aux États-Unis. Des modèles hégémoniques de masculinité y sont à la fois acceptés et contestés à mesure que les enfants grandissent. Enfin, le genre se construit à l'école et dans les quartiers à travers la structure des groupes de pairs, le contrôle de l'espace au sein de l'école, les types de relations amoureuses, les discours homophobes et le harcèlement (Mac an Ghail, 1994 ; Thorne, 1993). Dans aucune de ces instances, nous ne nous attendons à ce que la masculinité hégémonique ne se démarque comme une configuration bien distincte des autres. Un certain degré de chevauchement ou de brouillage entre masculinités hégémonique et complice est très probable si l'hégémonie se révèle effective.

On peut aussi percevoir le chevauchement entre les masculinités en termes de construction des masculinités par les agents sociaux. Cavender (1999) montre comment les modèles masculins hégémoniques étaient construits différemment dans les long-métrages des années 1940 par rapport à ceux des années 1980. Ce n'est pas seulement le fait des personnages prévus

dans le scénario : c'est bien la pratique au niveau local – c'est à dire les interactions concrètes en face-à-face des acteurs lors du tournage du film – qui construit en fin de compte des modèles fantasmés d'hégémonie masculine (ici les « détectives ») au niveau de la société toute entière ou au niveau régional. (Nous explorerons cette question des relations entre niveaux dans la section « reformulation » de l'article.)

### ***Le problème de la réification***

On a souvent reproché au concept de masculinité hégémonique, à partir de différents points de vue, de conduire à réifier en pratique le pouvoir et les pratiques nocives. Holter (1997, 2003), dans la critique la plus sophistiquée qui soit du point de vue conceptuel, soutient que le concept construit le pouvoir masculin à partir de l'expérience immédiate des femmes plutôt qu'à partir du fondement structurel de leur subordination. Holter estime qu'il faut distinguer le « patriarcat », la structure à long terme de la subordination des femmes, du « genre », un système spécifique d'échange né dans le contexte du capitalisme moderne. Pour lui, il serait erroné de considérer une hiérarchie de masculinités construites au sein des relations de genre comme prolongement logique de la subordination patriarcale des femmes. De manière révélatrice, Holter (1997) fait référence aux données d'une enquête norvégienne qui montre que les identités de genre des hommes ne coïncident pas directement avec des pratiques mettant en jeu l'égalité, comme l'attitude par rapport à la violence.

Holter (1997, 2003) a tout à fait raison d'affirmer qu'il est faux de déduire les relations entre masculinités de l'exercice direct du pouvoir individuel des hommes sur les femmes. L'institutionnalisation des inégalités de genre, le rôle des constructions culturelles et l'interaction des dynamiques de genre avec celles de race, de classe et de localisation doivent, à tout le moins, être prises en considération également.

Ce sont, en effet, les recherches sur ces questions qui montrent que le concept de masculinité hégémonique n'est pas prisonnier de la réification. Parmi les études fécondes sur les masculinités institutionnelles, certaines mettent au jour des variations plutôt subtiles entre, par exemple, les différentes branches d'une même institution militaire comme la marine aux États-Unis (Barret, 1996). Il existe aussi des études sur des masculinités hégémoniques spécifiques à un lieu, comme celle de leur construction dans un *pub* de la campagne néo-zélandaise, qui analyse comment la masculinité et l'identité rurale s'interpénètrent étroitement (Campbell, 2000). D'autres études, en particulier celles portant sur des salles de classe (Martino, 1995 ; Warren, 1997) montrent dans toute leur finesse la pro-

duction et la négociation des masculinités (et des féminités) comme configurations de pratiques.

Collier (1998) pour sa part critique le concept de masculinité hégémonique à partir de l'usage typique qui en est fait pour rendre compte de la violence et du crime. Il suggère que dans le « tournant de la masculinité » qu'a connu la criminologie, la masculinité hégémonique en est venue à être uniquement associée à des caractéristiques négatives, vues comme les causes des comportements criminels, dressant un portrait des hommes comme insensibles, indépendants, ne prenant pas soin des autres, agressifs et froids. Martin (1998, 473) observe de façon similaire une dérive vers une conception de la masculinité hégémonique non seulement comme un type, mais comme un type négatif, par exemple en « disant que la défense de la possession des armes à feu est une défense de la masculinité hégémonique ».

Cette critique est sérieuse. Elle s'appuie sur les analyses justes de McMahon (1993) à propos du psychologisme de nombreux débats sur les hommes et la masculinité. Le comportement des hommes est réifié dans un concept de masculinité qui devient ensuite, dans une argumentation circulaire, l'explication (et l'excuse) du comportement lui-même. Ceci peut être entendu dans nombre de débats sur la santé des hommes et l'éducation des garçons – et en fait dans tout problème contemporain placé sous la bannière de la « crise de la masculinité ». Dans la psychologie populaire, l'invention de nouveaux types de caractère est un mal endémique (le mâle alpha, le type « *new-age* » sensible, l'homme des bois, le *new lad*<sup>7</sup>, le « *rat boy*<sup>8</sup> », etc...). Dans ce contexte, la masculinité hégémonique peut devenir un synonyme pseudo-scientifique pour évoquer un type d'homme rigide, dominant, sexiste et « macho » (au sens anglo-saxon du terme; voir par exemple Mosher et Tomkins, 1988).

Parce que le concept de masculinité hégémonique repose sur des pratiques qui permettent de prolonger la domination collective des hommes sur les femmes, il n'est pas surprenant que dans certains contextes, la masculinité hégémonique se réfère bel et bien à l'adoption par des hommes de pratiques nocives, comme la violence physique, qui stabilisent la domination de genre dans un contexte donné. Cependant, la violence et d'autres pratiques nocives n'en sont pas pour autant toujours les caractéristiques premières, puisque l'hégémonie prend de nombreuses configurations. En effet, comme

---

7. NdT : Jeune homme sexiste qui adopte une attitude masculine traditionnelle.

8. NdT : Jeune délinquant au physique ingrat, adepte de musique gothique, généralement sale. Collier (1998, p. 91 et suivantes) propose une analyse du cas singulier britannique à l'origine de l'expression, au début des années 1990. Analysant notamment sa médiatisation et la généralisation du terme qui l'accompagne, il examine le rôle de déshumanisation que joue ici la métaphore animale.

l'observent ironiquement Wetherell et Edley (1999), l'une des façons les plus efficaces « d'être un homme » dans certains contextes locaux peut être de montrer qu'on se tient à distance d'une masculinité hégémonique locale. Collier (1998) voit comme une tare cruciale du concept de masculinité hégémonique le fait qu'il exclut les comportements « positifs » de la part des hommes – c'est-à-dire des comportements qui pourraient servir les intérêts ou les désirs des femmes. Ceci ne s'avère pas véritablement problématique une fois dépassée une théorie rigide des traits de personnalité. La plupart des descriptions de la masculinité hégémonique comprennent bien des actions « positives », comme ramener un salaire à la maison, entretenir une relation sexuelle et être père. On voit mal en effet comment le concept de masculinité hégémonique pourrait être pertinent si les seules caractéristiques du groupe dominant étaient la violence, l'agression et le nombrilisme. De telles caractéristiques pourraient qualifier une situation de domination, mais définiraient difficilement une situation d'hégémonie – une idée qui inclut un certain degré de consentement et de participation de la part des groupes subalternes.

Collier (1998, p. 21) a raison de remarquer que ce qui est effectivement discuté dans de nombreuses descriptions des liens entre la masculinité hégémonique et la criminalité (et, l'on pourrait ajouter, la santé et l'éducation) renvoie à « tout un ensemble d'idéologies populaires sur ce qui caractérise idéalement ou réellement le fait d'« être un homme » ». Toutefois, Collier passe à côté du fait que de nombreuses études approfondies vont bien au-delà et explorent la relation qui existe entre la vie quotidienne des garçons et des hommes et ces idéologies – y compris dans ses décalages, ses tensions et ses résistances.

Ce sont les rapports pratiques des hommes et des garçons aux images collectives ou aux modèles de la masculinité, plutôt que leur simple reflet, qui comptent pour comprendre les conséquences genrées en termes de violence, de santé et d'éducation. Ceci est évident depuis que Messerschmidt (1993) a formulé l'idée selon laquelle différents crimes sont perpétrés par différents hommes dans la construction des masculinités. Collier trouve cette idée inacceptable, qu'il la considère comme tautologique ou universalisante, ou bien encore pouvant expliquer tout et son contraire. Pourtant, l'idée que des pratiques diverses sont engendrées à partir de matrices culturelles communes n'a rien de surprenant. Et il n'y a rien d'universalisant, au niveau conceptuel, dans l'idée de masculinité hégémonique. La coordination et la régulation ont lieu dans les pratiques sociales quotidiennes de collectifs, d'institutions et de sociétés entières. Le concept de masculinité hégémonique ne se veut pas un concept attrape-tout, ni

une cause première; il est simplement le moyen de saisir une certaine dynamique des processus sociaux.

### ***Le sujet masculin***

Plusieurs auteurs ont affirmé que le concept de masculinité hégémonique est fondé sur une théorie du sujet insatisfaisante. Wetherell et Edley (1999) développent cette critique du point de vue de la psychologie discursive, arguant que la masculinité hégémonique ne peut être comprise comme la structure de caractère fixe de quelque groupe masculin que ce soit. Nous devons nous demander, écrivent-ils, « comment les hommes se conforment à un idéal et se transforment en types complices ou résistants, sans que personne ne parvienne jamais à pleinement incarner cet idéal. » (p. 337)

Pour Wetherell et Edley (1999), nous devrions comprendre les normes hégémoniques comme définissant une position du sujet dans le discours que les hommes adoptent stratégiquement dans certaines circonstances. La masculinité hégémonique a de multiples significations – un point que certains auteurs ont présenté comme une de ses limites, mais que Wetherell et Edley prennent comme un point de départ positif. Les hommes peuvent naviguer parmi les multiples significations selon les besoins de l'interaction. Ils peuvent adopter la masculinité hégémonique quand ils la jugent désirable, mais s'en distancer stratégiquement à d'autres moments. Par conséquent, la « masculinité » représente non pas un certain type d'homme, mais bien une manière qu'ont les hommes de se positionner à travers des pratiques discursives.

Selon Whitehead (2002, p. 93), le concept de masculinité hégémonique ne peut « voir » que la structure, rendant le sujet invisible: « L'individu y est perdu, ou, selon les termes d'Althusser, soumis à un appareil idéologique et une pulsion innée de pouvoir ». Pour Whitehead, le concept échoue à décrire comment et pourquoi certains hommes hétérosexuels légitimement, reproduisent et engendrent la domination qu'ils exercent, et le font tout en étant socialement en minorité vis-à-vis des femmes et des autres hommes. Par conséquent, l'usage du concept produit « une grande confusion, l'amalgame entre des masculinités fluides et une structure englobante et, en dernière analyse, des “dynamiques structurelles abstraites” » (Whitehead, 2002, p. 93-94). À ses yeux, il est préférable de se concentrer sur le discours comme moyen par lequel les hommes en viennent à se connaître, à pratiquer un « travail identitaire » et à exercer un pouvoir et une résistance genrés.

Une critique dérivée provient de la psychanalyse. De ce point de vue, le modèle de la masculinité hégémonique suppose un sujet unitaire, alors

que la « psychologie des profondeurs » révèle un sujet multiple ou divisé (Collier, 1998; Jefferson, 1994). Jefferson (2002) critique la vision « sur-socialisée du sujet masculin » dans les études sur la masculinité, ce qui aurait conduit à ne pas prêter attention à la façon dont les hommes se rapportent réellement, au plan psychologique, à la masculinité hégémonique. Étant donné la multiplicité des masculinités, Jefferson affirme que les chercheurs devraient se demander « quelles relations les hommes, avec leurs biographies propres et leurs formations psychiques singulières, entretiennent concrètement avec ces masculinités diverses » (p. 73). Jefferson suggère que les garçons et les hommes choisissent les positions discursives qui les aident à éviter l'anxiété et les sentiments d'impuissance.

L'argument de la psychologie discursive a été bien reçu et bien intégré à une perspective de recherche féconde. Un bon exemple en est l'étude par Lea et Auburn (2001) de l'histoire racontée par un violeur condamné dans le cadre d'un programme pour délinquants sexuels : elle montre comment le criminel-narrateur navigue entre des idéologies conflictuelles à propos de l'interaction sexuelle, de façon à réduire sa responsabilité dans le viol. On trouve un autre exemple chez Archer (2001) qui examine le discours identitaire de jeunes hommes musulmans en Grande-Bretagne, montrant comment ils mobilisent un modèle spécifique de masculinité hégémonique (« puissante, patriarcale ») pour se positionner par rapport aux hommes afro-caribéens, aux hommes blancs et aux femmes musulmanes. Ce travail nous apprend non seulement comment les masculinités sont construites dans le discours, mais aussi comment elles sont utilisées dans le discours. Plus spécifiquement, il nous apprend comment une version localement hégémonique de la masculinité peut être utilisée pour promouvoir le respect de soi face à une forme de discrédit, tel le dénigrement racial.

Les approches discursives insistent sur la dimension symbolique, alors que le concept de masculinité hégémonique a été formulé dans un cadre d'interprétation multidimensionnel du genre. Bien que toute définition de la masculinité hégémonique implique typiquement la formulation d'idéaux culturels, le concept ne devrait pas être considéré uniquement comme une norme culturelle. Les relations de genre sont également constituées à travers des pratiques non discursives, qui renvoient au salariat, à la violence, à la sexualité, au travail domestique et à l'éducation des enfants, aussi bien qu'à travers des actions non réfléchies, routinières.

Reconnaître ces dimensions non discursives et non réfléchies du genre nous donne une certaine idée des limites de la flexibilité discursive. Qu'il existe de telles limites est un fait démontré avec force par Rubin (2003)

dans son étude sur les hommes transsexuels nés de sexe féminin. Il montre qu'un individu n'est pas libre d'adopter n'importe quelle position genrée dans l'interaction simplement comme manœuvre discursive ou réfléchi. Le champ des possibles est fortement contraint par les conditions corporelles, les histoires institutionnelles, les forces économiques, ainsi que par les relations personnelles et familiales. Certains choix discursifs peuvent se révéler extrêmement coûteux – comme le démontre le taux de suicide parmi les personnes impliquées dans des changements transsexuels.

La contrainte peut aussi provenir de la personne elle-même. Les personnes interrogées par Rubin (2003) font ce qu'elles font, et en assument les coûts, en raison de leur conviction inébranlable d'être des hommes – bien qu'étant nées avec un corps de femme et ayant été éduquées en tant que filles. Elles sont convaincues d'être des sujets unitaires, bien qu'elles vivent une contradiction qui semble étayer la thèse de Jefferson (1994, 2002) sur le caractère divisé du sujet. Nous sommes d'accord avec Jefferson pour dire que la pratique et la théorie psychanalytiques sont des ressources importantes pour comprendre la question complexe des pratiques de genre. Toutefois, l'approche psychanalytique particulière de Jefferson ne va pas sans poser de problème (Messerschmidt, 2005) et il importe de reconnaître la diversité et la richesse de la tradition psychanalytique. D'autres approches comme la psychanalyse existentialiste de Sartre sont utiles pour comprendre les masculinités comme des projets et une identité masculine donnée comme étant toujours un accomplissement provisoire dans le cours d'une vie. Par ailleurs, la psychanalyse d'Adler, qui met l'accent sur les conséquences émotionnelles des relations de pouvoir genrées pendant l'enfance, a donné naissance à l'idée de « contestation masculine », laquelle trouve un écho dans les discussions contemporaines sur la jeunesse marginalisée.

À l'origine, le concept de masculinité hégémonique a été formulé avec une conscience aigüe des arguments psychanalytiques à propos du caractère multiple et contradictoire de la personnalité, de la contestation quotidienne observée dans la vie sociale, et du mélange de stratégies nécessaire à toute tentative de faire durer l'hégémonie (Carrigan, Connell et Lee, 1985 ; Connell, 1987). Il est alors quelque peu ironique que le concept soit critiqué pour sa simplification excessive du sujet, mais il est, bien sûr, vrai que le concept a souvent été utilisé sous des formes simplifiées.

Le concept efface-t-il nécessairement le sujet ? Nous ne sommes absolument pas d'accord avec Whitehead (2002) lorsqu'il affirme que la masculinité hégémonique se réduit à un déterminisme structurel. La masculinité est définie comme une configuration de pratiques, organisée en lien avec

la structure des relations genrées. La pratique sociale crée des relations de genre à travers l'histoire. Le concept de masculinité hégémonique s'ancre dans une vision historiquement dynamique du genre, dans laquelle il est impossible d'effacer le sujet. C'est pour cela que les études fondées sur des histoires de vie sont devenues un format caractéristique des travaux sur la masculinité hégémonique.

Le concept homogénéise le sujet seulement s'il est réduit à une seule dimension des relations de genre (habituellement la dimension symbolique) et s'il est traité comme l'incarnation d'une norme. Mais sitôt qu'on reconnaît la multidimensionnalité des relations de genre (Connell, 2002) et l'existence de possibles crises dans celles-ci (Connell, 1995), il est impossible de considérer le sujet constitué dans ces relations comme indivisible. Il existe, bien entendu, plusieurs moyens de représenter l'incohérence du sujet. Le langage conceptuel du post-structuralisme n'est qu'un moyen parmi d'autres de le faire, tout comme la psychanalyse ou le modèle de l'agent pris dans des structures sociales contradictoires.

### ***La configuration des relations de genre***

Les théories sociales du genre ont souvent eu tendance à développer une approche fonctionnaliste, c'est-à-dire à considérer les relations de genre comme un système autosuffisant et autoreproducteur et à expliquer chaque élément par rapport à sa fonction dans la reproduction de l'ensemble. Hawkesworth (1997) décèle cette tendance dans la majorité des théories modernes du genre, et l'intervention tardive de Bourdieu (2001) pour expliquer la domination masculine a ravivé la flamme du fonctionnalisme dans l'analyse du genre.

Or la domination des hommes et la subordination des femmes constituent un processus historique et non un système autoreproducteur. La « domination masculine » peut être remise en cause et requiert des efforts considérables pour se maintenir. Cette remarque a été faite dès les premières affirmations sur le concept de masculinité hégémonique ; il ne s'agit pourtant pas seulement d'une idée théorique. Des travaux minutieux montrent ainsi ces stratégies de maintien à travers l'exclusion des femmes, de l'étude de Bird (1996) sur l'homosexualité aux recherches sur les organisations menées par Collinson, Knights et Collinson (1990), Cockburn (1991) et Martin (2001).

Il a été largement prouvé que la masculinité hégémonique est loin d'être un modèle autoreproducteur, que ce soit par le biais de l'habitus ou de tout autre mécanisme. Maintenir une configuration donnée d'hégémonie requiert tant le contrôle des hommes que l'exclusion ou le discrédit

des femmes. On trouve de tels mécanismes dans le mépris des solutions « douces » dans le monde « dur » des relations internationales, des menaces à la sécurité et de la guerre (Hooper, 2001), ou bien encore dans les agressions et meurtres homophobes (Tomsen, 2002), et jusqu'aux moqueries envers les garçons traités de « femmelettes » à l'école (Kimmel et Mahler, 2003 ; Messerschmidt, 2000).

Dans sa critique minutieuse du concept de masculinité hégémonique en 2001, Demetriou reconnaît l'historicité du genre. Il suggère cependant qu'une autre forme de simplification est survenue. Il identifie deux types d'hégémonie, l'une interne, l'autre externe. L'« hégémonie externe » renvoie à l'institutionnalisation de la domination masculine sur les femmes. L'« hégémonie interne » correspond à l'ascendance sociale qu'acquiert un groupe d'hommes sur tous les autres hommes. Demetriou soutient que la relation entre ces deux types est incertaine dans la formulation initiale du concept et qu'elle reste indéterminée dans ses usages courants. De plus, l'hégémonie interne a typiquement fait l'objet d'une interprétation « élitiste », à savoir que les masculinités subordonnées et marginalisées sont perçues comme n'ayant aucun impact sur la construction de la masculinité hégémonique. Les masculinités non-hégémoniques sont en tension avec la masculinité hégémonique, mais ne la traversent ou ne l'influencent jamais. Par conséquent, il existe une représentation dualiste des masculinités.

Une telle conceptualisation oublie, selon Demetriou (2001), le « pragmatisme dialectique » de l'hégémonie interne par lequel la masculinité hégémonique s'approprie, chez les autres masculinités, tout ce qui semble pragmatiquement utile pour perpétuer la domination. Cette dialectique ne résulte pas en un modèle unitaire de masculinité hégémonique mais en un « bloc historique » impliquant l'imbrication d'une multitude de modèles, dont l'hybridité est la meilleure stratégie qui soit pour le maintien de l'hégémonie externe. Un processus constant de négociation, traduction et reconfiguration se fait jour.

Cette conceptualisation laisse la place à une représentation différente du changement historique intervenu dans les masculinités. La masculinité hégémonique ne se contente pas de s'adapter à des conditions historiques variables. En vérité, le bloc masculin hégémonique correspond à une hybridation dont l'appropriation de divers éléments le rend « capable de se reconfigurer lui-même et de s'adapter aux particularités des nouvelles conjonctures historiques » (Demetriou, 2001, p. 355). Pour illustrer ce processus, Demetriou (2001) étudie la visibilité culturelle croissante de la masculinité gay dans les sociétés occidentales. Celle-ci a permis à certains hommes homosexuels de s'approprier des bribes de pratiques et modes

gays et de construire une nouvelle configuration hybride de pratiques genrées. Une telle appropriation estompe la différence de genre mais n'ébranle en rien le patriarcat.

La conceptualisation, avancée par Demetriou (2001), du pragmatisme dialectique dans l'« hégémonie interne » est féconde. Il montre de manière convaincante que certaines représentations de la masculinité, et certaines pratiques hétérosexuelles masculines quotidiennes de genre se sont attribué des aspects des masculinités gays. Il apparaît évident que des pratiques masculines singulières peuvent être adaptées au sein d'autres masculinités, produisant ainsi une hybridation. C'est ce que l'on retrouve avec l'adoption du style et du langage hip-hop par de jeunes garçons adolescents blancs issus de la classe ouvrière ou encore avec le style disparate singulier des « clones » gays. Néanmoins, nous restons sceptiques quant au fait que l'hybridation décrite par Demetriou (2001) soit hégémonique, du moins au-delà d'un sens local. Bien que la masculinité comme la sexualité gays soient de plus en plus discernables dans les sociétés occidentales, comme en témoigne la fascination pour les personnages masculins gays des séries *Six Feet Under*, *Will and Grace* et *Queer Eye for the Straight Guy*, il y a peu de raison de croire que cette hybridation soit devenue hégémonique à une échelle régionale voire internationale.

Le concept de bloc hégémonique met en lumière l'idée de masculinités hégémoniques multiples. Jefferson (2002, 71) et d'autres ont critiqué la tendance à n'envisager qu'un seul modèle (« la masculinité hégémonique est toujours employée au singulier »). C'est là un paradoxe. Dès lors que toute ethnographie discerne une culture de genre spécifique, que toute étude d'histoires de vie dévoile des trajectoires uniques de vies masculines, et que chaque analyse structurelle indique de nouvelles intersections de race, de classe, de genre et de génération, il est logiquement possible de définir « mille et une » variations de la masculinité (Meuser et Behnke, 1998). Cela est aussi certainement vrai pour les prétendants à l'hégémonie. C'est ce que soutient fermement Messner (1997) dans sa cartographie des groupes mobilisés autour des enjeux politiques de la masculinité aux États-Unis, qui révèle toute une gamme de mouvements aux programmes bien distincts. Pourtant, un examen attentif suggère que la plupart de ces mouvements affichent la prétention d'être la seule façon de penser et de vivre pour les hommes. Quelle que soit la diversité empirique des masculinités, la lutte pour l'hégémonie implique que la hiérarchie de genre ne dispose pas d'une multiplicité d'accès à son sommet. Nous reviendrons sur cette question, qui est importante pour comprendre la prise en considération du genre dans le débat politique.

## ■ Critique et reformulation

Rassemblons à présent ces différents éléments pour voir dans quelle mesure le concept de masculinité hégémonique devrait être reformulé. Nous indiquerons, parmi les caractéristiques du concept original, celles qui n'ont pas été ébranlées par la recherche et les critiques, celles qui devraient être écartées, et enfin (plus en détail) les domaines où le concept nécessite aujourd'hui d'être revu.

### *Ce qui devrait être conservé*

Les caractéristiques fondamentales du concept restent la combinaison d'une pluralité de masculinités et de la hiérarchie des masculinités. Cette idée de base a bien résisté en vingt ans d'expériences de recherche. De multiples modèles de masculinité ont été identifiés dans de nombreuses études, au sein de divers pays et dans différents cadres institutionnels et culturels. L'idée que certaines masculinités sont plus centrales socialement, ou davantage associées avec l'autorité et le pouvoir social que d'autres, est aussi un résultat largement partagé de ces recherches. Le concept de masculinité hégémonique suppose la subordination des masculinités non-hégémoniques, un processus avéré dans plusieurs situations, et ce mondialement.

L'idée selon laquelle la hiérarchie des masculinités constitue un modèle d'hégémonie, et non un modèle de simple domination fondée sur la force, a également fait ses preuves. L'adhésion culturelle, l'importance accordée au discours, l'institutionnalisation et la marginalisation ou la délégitimation des autres voies sont des caractéristiques amplement attestées des masculinités socialement dominantes. Que la masculinité hégémonique ne doive pas nécessairement s'envisager comme le modèle le plus répandu dans la vie quotidienne des hommes et des garçons est aussi une idée très partagée. En vérité, l'hégémonie œuvre en partie grâce à la production de modèles exemplaires de masculinité (par exemple, les vedettes sportives), symboles qui font autorité en dépit du fait que la majorité des hommes et des jeunes garçons ne s'y conforment pas entièrement.

Les propositions initiales mettaient aussi l'accent, dans une certaine mesure, sur la possibilité de changement dans les relations de genre, sur l'idée que le modèle dominant de la masculinité était ouvert à la contestation (qu'on songe à la résistance féminine au patriarcat ou aux hommes représentant des masculinités alternatives). La recherche a incontestablement confirmé l'idée d'une construction et d'une reconstruction historiques des masculinités hégémoniques. Les situations dans lesquelles les masculinités

ont été édifiées évoluent au cours du temps, tant au niveau local qu'à un niveau sociétal plus large. Ces changements appellent de nouvelles stratégies dans les relations de genre (par exemple, le concubinage) et donnent suite à des redéfinitions de ce qu'est la masculinité socialement valorisée (par exemple, la figure du partenaire domestique plutôt que le patriarche de l'époque victorienne).

### ***Ce qui devrait être rejeté***

Deux points dans les premières formulations de la masculinité hégémonique n'ont pas résisté aux critiques et devraient être abandonnés. Le premier est un modèle trop simplifié des relations sociales entourant les masculinités hégémoniques. La formulation du concept dans *Gender and Power* visait à ramener toutes les masculinités (et toutes les féminités) à un seul modèle de pouvoir, la « domination mondiale » des hommes sur les femmes (Connell 1987, p. 183). Alors qu'à l'époque le concept était utile pour éviter que l'idée de masculinités multiples ne se délite en un éventail de modes de vie concurrents, il est maintenant clairement inadéquat pour comprendre les relations au sein des groupes d'hommes et entre formes de masculinités, ainsi que les relations qu'entretiennent les femmes avec les masculinités dominantes. Par exemple, la domination dans les relations de genre implique une interaction entre coûts et bénéfices; les « masculinités contestataires » de groupes ethniques marginalisés défient la masculinité hégémonique; et les femmes bourgeoises peuvent s'approprier des aspects de la masculinité hégémonique dans la construction de leurs carrières professionnelles, comme salariées de grands groupes ou en tant qu'indépendantes. De toute évidence, de meilleures façons de comprendre la hiérarchie de genre sont requises.

Malgré la critique de la théorie psychologique des traits de personnalité dans *Gender and Power* et le recours à des idées psychanalytiques à propos des motivations inconscientes, les premières thèses à propos de la masculinité hégémonique, lorsqu'elles tentaient de caractériser le contenu véritable des différentes configurations de masculinité, avaient souvent recours au vocabulaire de la théorie du trait, ou au mieux échouaient à en offrir une alternative. La notion de masculinité comme assemblage de traits de caractère a ouvert la voie à cette perception de la masculinité hégémonique comme un type figé, qui a causé tant de difficultés par la suite et qui est justement remise en question dans les récents écrits en psychologie. Il est alors indispensable de dépasser totalement non seulement le concept essentialiste de masculinité, mais aussi, plus généralement, l'approche du genre par la théorie du trait.

### *Ce qui devrait être reformulé*

À la lumière des recherches et critiques exposées précédemment, nous affirmons qu'une reformulation du concept de masculinité hégémonique se révèle nécessaire dans quatre domaines principaux : la nature de la hiérarchie de genre, la géographie des configurations masculines, les relations entre rapports au corps et contexte social (*social embodiment*), et les dynamiques des masculinités. Dans les sous-sections suivantes, nous présentons pour chacun de ces problèmes un axe de réflexion et quelques pistes de recherche.

#### *• La hiérarchie de genre*

Par comparaison avec les formulations originelles du concept, les recherches contemporaines ont montré la complexité des relations au sein même des différentes constructions de la masculinité. Les recherches récentes en psychologie discursive soulignent comment différentes constructions de la masculinité, au niveau local, peuvent servir d'alternatives stratégiques. Des relations structurées entre masculinités existent dans toutes les situations locales, la poursuite d'une version spécifique de la masculinité hégémonique dépend du contexte local et de telles versions locales diffèrent nécessairement, en partie du moins, les unes des autres. La notion de pragmatisme dialectique développée par Demetriou (2001) rend bien compte de l'influence réciproque des masculinités les unes sur les autres ; chaque configuration de masculinité hégémonique peut évoluer en incorporant des éléments d'autres configurations.

Les analyses des relations entre masculinités reconnaissent désormais plus explicitement l'entremise de certains groupes marginalisés et subordonnés, souvent conditionnée par leur positionnement spécifique (comme nous l'évoquerons plus loin). La « masculinité protestataire » (Poynting, Noble et Tabar, 2003) peut être comprise en ce sens comme un modèle de masculinité construit dans un contexte local de classes populaires, parfois parmi des hommes ethniquement marginalisés, qui incarne la revendication de pouvoir typique des masculinités hégémoniques régionales dans les pays occidentaux, mais auquel manquent les ressources économiques et l'autorité institutionnelle qui soutiennent tant le modèle régional que le modèle mondial.

Les recherches nous ont aussi renseignés sur la persistance ou la capacité à se maintenir de modèles de masculinité non-hégémonique, qui peuvent représenter des réponses bien pensées à la marginalisation raciale ou ethnique, au handicap physique, aux inégalités de classe ou encore à la stigmatisation sexuelle. L'hégémonie peut être accomplie par l'incorporation

de telles masculinités dans un ordre genré fonctionnel plutôt que par une répression active qui prendrait la forme du discrédit ou de la violence. Dans la pratique, l'incorporation et l'oppression peuvent coexister. C'est le cas de la situation contemporaine des masculinités gays dans les centres urbains occidentaux, où les communautés gays vivent toute une gamme d'expériences, qui va de la violence homophobe et du dénigrement culturel jusqu'à la tolérance, voire à la célébration culturelle et à la représentation politique. Des processus similaires d'incorporation et d'oppression peuvent se produire chez les filles et les femmes qui construisent des masculinités (Messerschmidt, 2004).

Le concept de masculinité hégémonique a d'abord été formulé de pair avec un concept de féminité hégémonique, rapidement rebaptisé « féminité accentuée » afin de prendre en considération les positions asymétriques des masculinités et des féminités dans un ordre genré patriarcal. Dans les développements de la recherche sur les hommes et les masculinités, l'intérêt pour la relation entre les deux concepts s'est étiolé. Ce fait est regrettable à plus d'un titre. En effet, le genre est toujours relationnel et les modèles de masculinité sont socialement définis par comparaison avec et par opposition à un modèle (réel ou imaginaire) de féminité.

Chose plus importante peut-être, le fait de se concentrer sur les seules activités des hommes occulte les pratiques des femmes dans la construction masculine du genre. Comme les recherches fondées sur des histoires de vie l'ont bien montré, les femmes occupent une position centrale dans de nombreux processus qui participent à la construction des masculinités, en tant que mères, camarades de classe, petites amies, partenaires sexuelles ou encore épouses; mais aussi en tant que travailleuses participant à la division genrée du travail, et ainsi de suite. Le concept de féminité accentuée insistait sur la conformité au patriarcat, réalité toujours pertinente dans la culture de masse contemporaine. Pourtant, les hiérarchies de genre sont aussi affectées par de nouvelles configurations de l'identité et des pratiques féminines, en particulier chez les jeunes femmes – ce qui est de plus en plus admis par les jeunes hommes. Nous considérons que la recherche sur la masculinité hégémonique doit maintenant donner beaucoup plus d'importance aux pratiques des femmes et aux interactions historiques entre féminités et masculinités.

Il nous semble par conséquent indispensable, pour notre compréhension de la masculinité hégémonique, d'incorporer une perspective plus holiste de la hiérarchie de genre, qui reconnaisse autant l'action de groupes subordonnés que le pouvoir des groupes dominants et les conditionnements mutuels des dynamiques de genre et des autres dynamiques sociales. À nos yeux, cela

conduira, au fil du temps, à réduire l'isolement des *men's studies* et à souligner la pertinence des dynamiques de genre dans les problèmes étudiés par d'autres champs des sciences sociales, qu'il s'agisse des effets de la mondialisation ou encore des questions de violence et des processus de paix.

### • *La géographie des masculinités*

Les changements intervenus dans les constructions locales et spécifiques de la masculinité hégémonique ont fait l'objet de recherches au cours des deux dernières décennies. Mais compte tenu de l'attention croissante portée à la mondialisation, la pertinence d'arènes transnationales pour la construction de la masculinité a également été soulignée. Hooper (1998, 2000) décrit ainsi le déploiement de la masculinité hégémonique et d'autres masculinités dans les arènes des relations internationales, et Connell (1998) propose un modèle de « masculinité transnationale du monde des affaires » observé parmi les cadres dirigeants et relié au paradigme néolibéral de la mondialisation.

Savoir dans quelle mesure de tels processus l'emportent sur des dynamiques de genre locales et régionales est une question toujours débattue. Dans un récent ouvrage collectif international, Pease et Pringle (2001) plaident pour qu'on continue de s'intéresser à la compréhension des masculinités à une échelle régionale et dans une démarche comparative. Mais tout au moins, il nous faut comprendre que l'articulation de ces systèmes de genre avec des processus globaux façonne les constructions régionales et locales de la masculinité hégémonique. En ce sens, Kimmel (2005) a récemment analysé la façon dont les effets d'une masculinité hégémonique globale sont encadrés dans l'émergence de masculinités « protestataires », aussi bien au niveau régional (les défenseurs de la suprématie blanche aux États-Unis et en Suède) que mondial (Al Qaïda au Moyen-Orient).

À nos yeux, ces questions sont aujourd'hui incontournables pour l'étude des masculinités et nous proposons de suivre le simple cadre d'analyse suivant. Les masculinités hégémoniques observées peuvent faire l'objet d'une analyse à trois niveaux :

1. Au niveau local, elles sont construites dans les arènes que forment les interactions de face-à-face au sein des familles, des organisations et des communautés proches, comme le montrent typiquement les recherches ethnographiques et par récits de vie.
2. À l'échelle régionale, elles sont construites au niveau de la culture ou de l'État-Nation, à l'instar de ce que l'on trouve typiquement dans les travaux centrés sur l'analyse du discours, du politique et de la démographie.

3. Au niveau mondial, elles sont construites dans les arènes transnationales, qui relèvent de la politique internationale, du monde des affaires et des médias transnationaux, tels que les étudiant les travaux émergents croisant masculinités et mondialisation.

Non seulement des liens existent entre ces trois niveaux, mais ils peuvent être importants dans les débats politiques sur le genre. Les institutions mondiales influencent fortement les ordres de genre au niveau local et régional; tandis que ces ordres régionaux fournissent des matériaux culturels adoptés ou retravaillés à l'échelle mondiale, ainsi que des modèles de masculinité qui peuvent être significatifs pour les dynamiques de genre locales.

Considérons donc, plus spécifiquement, le lien entre masculinités régionales et locales. La masculinité hégémonique à l'échelle régionale est représentée, de manière symbolique, à travers les interactions entre des pratiques masculines locales spécifiques qui ont une signification régionale, comme celles construites par les acteurs de cinéma, les sportifs de haut niveau et les hommes politiques. Le contenu exact de ces pratiques varie avec le temps et d'une société à l'autre. Pourtant, la masculinité hégémonique régionale façonne une perception de la réalité masculine aux yeux de la société toute entière et, dès lors, opère d'un point de vue culturel comme un matériau disponible, prêt à être actualisé, modifié ou questionné par les pratiques, en fonction des différentes situations locales. Une masculinité hégémonique régionale apporte dès lors un cadre culturel qui peut être matérialisé au cours des pratiques et des interactions quotidiennes.

Prenons l'exemple du sport pour illustrer ces interactions entre masculinités hégémoniques régionales et locales. Dans les sociétés occidentales, la pratique au niveau local – comme le fait de participer à des événements sportifs professionnels – contribue à la construction de modèles de masculinités hégémoniques (les « athlètes stars ») au niveau régional, qui à leur tour affectent d'autres cadres locaux. Les travaux sur l'enseignement secondaire en apportent un exemple paradigmatique, en montrant que pratiquer un sport avec succès est souvent une caractéristique saillante de la masculinité hégémonique dans une situation locale donnée (Messner, 2002). Par exemple, l'étude de Light et Kirk (2000) sur un grand lycée australien y montre l'existence d'une nette structure de masculinités: une forme hégémonique spécifique s'y dessine à travers la pratique du rugby – un code qui, bien sûr, n'est pas propre à cet établissement – fondée sur la domination, l'agressivité, la concurrence sans merci et un dévouement total pour les couleurs de l'école. (Voir les résultats comparables de Burgess, Edwards et Skinner, 2003). Ainsi, ces modèles d'exemplarité masculins, significatifs au niveau régional, influencent – sans toutefois la détermi-

ner entièrement – la construction de relations de genre et de masculinités hégémoniques à l'échelle locale.

Il est tentant de supposer l'existence d'une simple hiérarchie de pouvoir ou d'autorité qui irait du niveau mondial aux niveaux régional puis local, mais cela peut porter à confusion. Dans les débats sur la mondialisation, l'importance du pouvoir « global » est souvent surestimée, tandis que la résistance et la capacité d'influence de ce que nous appelons le niveau « régional » ne sont pas reconnues. Les quelques rares études qui ont été faites jusque-là sur les masculinités dans les arènes mondiales (Connell et Wood, 2005 ; Hooper, 2001) ne suggèrent pas l'existence d'une formation puissante capable de submerger les masculinités régionales et locales. Pourtant, les preuves de l'existence de dynamiques de genre globales s'accumulent, et il est clair que des processus comme les restructurations économiques, les migrations internationales et les difficultés que connaissent les projets de « développement » ont la capacité de reconfigurer les configurations locales de masculinité et de féminité (Connell, 2005 ; Morrell et Swart, 2005). Nous avons toutes les raisons de penser que les interactions qui impliquent les masculinités au niveau global vont gagner en importance dans les débats politiques sur le genre, et c'est là un domaine-clé pour la recherche future sur l'hégémonie.

Opter pour un cadre d'analyse qui différencie les masculinités au niveau local, régional et mondial (et cela vaut aussi pour les féminités) nous permet de reconnaître l'importance des lieux sans tomber dans une vision du monde monadique où toutes les cultures et tous les débats seraient totalement indépendants. Cela éclaire également le problème des masculinités hégémoniques multiples, que nous avons soulevé précédemment. Bien que les modèles locaux de masculinité hégémonique puissent différer les uns des autres, ils se chevauchent souvent en partie. Cela s'explique notamment par leurs interactions avec les dynamiques de genre, à l'échelle de la société toute entière. De plus, comme on vient de le montrer, les masculinités hégémoniques sont créées en grande partie dans les interactions des hommes avec les femmes : de ce fait, les similitudes existantes au sein des pratiques féminines de genre poussent également à cette convergence. En conséquence, les constructions locales de la masculinité hégémonique ont un certain « air de famille », pour reprendre les termes de Wittgenstein, plutôt qu'une identité logique. En ce sens, la pluralité observée au niveau local est compatible avec la singularité du modèle de masculinité hégémonique au niveau régional, c'est-à-dire de la société entière. « L'air de famille » au sein des variantes locales est susceptible d'être représenté par un modèle symbolique à l'échelle régionale, et non par de multiples modèles.

### • *Rapport au corps et contexte social*

La relation entre la masculinité hégémonique et certaines manières de penser et d'utiliser le corps des hommes a été mise en évidence dès les premières formulations du concept. Pourtant, la dimension corporelle qu'implique l'hégémonie n'a pas été théorisée de manière convaincante.

L'importance du rapport au corps masculin pour l'identité et le comportement s'affirme dans plusieurs contextes. À l'adolescence, l'habileté dans les activités physiques devient un indicateur majeur de la masculinité comme nous venons de le voir avec l'exemple du sport. C'est un élément fondamental du lien entre masculinité et hétérosexualité dans la culture occidentale, à travers le prestige associé aux garçons qui ont des partenaires hétérosexuels ou l'apprentissage de la sexualité perçu comme une exploration et une conquête. Certaines pratiques corporelles, comme le fait de manger de la viande ou de prendre des risques au volant, sont également liées à l'identité masculine. De la sorte, les stratégies pour promouvoir un mode de vie sain fonctionnent en « dégenrant », c'est à dire en contestant l'hégémonie masculine ou en orientant les hommes dans une direction plus androgyne. Mais les difficultés de ces stratégies « dégenrantes » viennent elles aussi en partie de ce rapport au corps ; par exemple, du fait que s'engager dans certaines pratiques à risque est un moyen d'établir une réputation masculine, au sein d'un groupe de pairs.

L'interprétation courante en sciences sociales, qui fait des corps le simple objet d'un processus de construction sociale, est désormais largement considérée comme inadéquate. Les corps sont impliqués de façon plus active, plus intime et plus complexe dans les processus sociaux que ne l'a généralement admis la théorie. Les corps prennent part à l'action sociale en traçant les lignes que peuvent prendre les conduites sociales – le corps participe à la genèse des pratiques sociales. Il importe non seulement de comprendre les masculinités comme incorporées, mais aussi d'examiner l'intrication entre inscription corporelle et contexte social.

La question des pratiques transgenres reste difficile à comprendre au sein d'un modèle simple en termes de construction sociale : elle rend particulièrement évident le besoin d'une approche plus élaborée du rapport au corps dans la masculinité hégémonique. Cet enjeu a été reformulé par l'émergence de la théorie *queer*, qui a traité le franchissement des frontières de genre comme une subversion de l'ordre genré, ou du moins comme une preuve de sa vulnérabilité. De vifs débats portant sur le transsexualisme ont vu le jour, certains psychiatres y questionnant la possibilité même de changer de genre. De ce fait, il est difficile d'avoir des certitudes quant aux effets des pratiques transgenre pour l'hégémonie. À la suite de Ru-

bin (2003) et Namaste (2000), nous considérons que les masculinités qui se construisent dans les trajectoires de transsexuels passés de femme à homme ne sont pas intrinsèquement contre-hégémoniques. Ces « *self-made-men* » peuvent chercher à promouvoir l'égalité des sexes, ou s'y opposer, tout comme les hommes non-transsexuels. Ce que l'expérience des transsexuels met en lumière, c'est la façon dont la modernité traite le corps, à savoir comme « instrument par le biais duquel les *moi* entrent en interaction les uns avec les autres » (Rubin 2003, p. 180).

Pour comprendre les relations entre hégémonie et rapport au corps, il faut comprendre que les corps sont tout à la fois objets et agents des pratiques sociales (Connell, 2002). Il existe de nombreux circuits de pratiques sociales qui relient les processus corporels et les structures sociales – circuits qui constituent le processus historique dans lequel s'ancre la société. Ces circuits qui lient rapport au corps et contexte social peuvent être directs et simples, ou long et complexes, passant par des institutions, des relations économiques, des symboles culturels et ainsi de suite, sans pour autant cesser d'impliquer des corps concrets. Les configurations de genre dans le domaine de la santé, de la maladie et des traitements médicaux en donnent de claires illustrations.

Parmi les groupes d'hommes dominants, les circuits liant rapport au corps et contexte social impliquent constamment les institutions sur lesquelles reposent leurs privilèges. L'étude pionnière de Donaldson et Poynting (2004) sur la vie quotidienne des hommes des classes dirigeantes en offre une démonstration éclatante. Elle montre notamment comment les pratiques sportives, alimentaires et de loisirs qui les caractérisent font état de leur richesse et établissent des relations de distance et de domination sur les corps des autres hommes. Un champ de recherches fécond s'ouvre ici, en particulier lorsqu'on considère à quel point les technologies coûteuses – systèmes informatiques, voyages aériens internationaux, communications sécurisées – amplifient les pouvoirs physiques des corps de ces hommes de l'élite.

#### • *Les dynamiques des masculinités*

Bien qu'elle ait été reconnue depuis longtemps, la complexité interne des masculinités ne s'est constituée que progressivement comme objet de recherche. Comme l'ont montré plus haut nos discussions sur la place du sujet dans les pratiques de genre, il faut désormais reconnaître explicitement le caractère multiple et les possibles contradictions internes de toute pratique participant à la construction des masculinités. De telles pratiques ne peuvent être simplement vues comme étant l'expression d'une masculini-

unité unitaire. Elles peuvent par exemple représenter des compromis entre des désirs ou des émotions contradictoires, ou encore le résultat de calculs incertains sur les coûts et les bénéfices de différentes stratégies de genre.

Les recherches reposant sur des histoires de vie ont mis en évidence une autre dynamique des masculinités, à savoir la structuration d'un projet. Les masculinités sont des configurations de pratiques qui se construisent, se développent et changent au cours du temps. Quelques rares travaux portant sur la masculinité et le vieillissement et d'autres, plus nombreux, sur l'enfance et la jeunesse mettent l'accent sur cette question. L'analyse minutieuse des histoires de vie peut repérer des engagements contradictoires et des transitions institutionnelles qui reflètent différentes masculinités hégémoniques, et qui sont aussi un terreau pour le changement.

Il est fort probable que les masculinités hégémoniques impliquent des schémas particuliers en termes de divisions internes et de conflits émotionnels, précisément du fait de leur association avec le pouvoir genré. La relation au père a toutes les chances d'être un premier lieu de tensions, si l'on considère la division genrée du travail de prise en charge des enfants, la « culture des longues journées de travail » chez les cadres et le souci qu'ont les pères fortunés de gérer leur richesse. L'ambivalence des femmes à l'égard des projets de changement est susceptible d'en constituer un second, amenant ces mêmes hommes à osciller entre l'acceptation et le rejet de l'égalité des genres. Toute stratégie visant à maintenir un pouvoir en place implique généralement une déshumanisation des autres groupes, qui s'accompagne d'une atrophie des capacités d'empathie et d'attachement émotionnel au sein du moi (Schwalbe, 1992). Sans nous apitoyer sur le sort des hommes privilégiés, nous devrions admettre que la masculinité hégémonique ne se traduit pas forcément par une expérience de vie satisfaisante.

Les changements observés avec le temps, tout en étant certainement forgés par les contradictions internes aux masculinités, peuvent aussi être intentionnels. Enfants comme adultes ont la capacité de déconstruire les dichotomies de genre et de critiquer la masculinité hégémonique. Cette capacité est au fondement de bon nombre d'interventions pédagogiques et de programmes de réformes. Dans le même temps, ceux qui véhiculent la masculinité hégémonique ne sont pas nécessairement des « idiots culturels ». Ils peuvent s'attacher activement à moderniser les relations de genre et contribuer eux-mêmes à redessiner les contours des masculinités au passage. Un bon exemple en est l'essor dans les organisations du secteur public du « *new public management* », qui rejette la bureaucratie vieux jeu et parie sur des organisations « plus horizontales », l'égalité des chances et

des politiques d'emploi permettant de concilier vie professionnelle et vie de famille. Pourtant, même moderniser les masculinités ne résoudra peut-être pas le problème. Comme le fait valoir Meuser (2001), ces évolutions aussi engendrent des contradictions qui peuvent conduire à de plus amples changements.

Les relations de genre sont toujours des arènes de tensions. Une configuration donnée de masculinité hégémonique ne l'est que dans la mesure où elle fournit une solution à ces tensions, permettant de stabiliser le pouvoir patriarcal ou de le reconstituer dans de nouvelles conditions. Une configuration de pratiques (c'est-à-dire une version de la masculinité) qui a fourni une telle solution par le passé, mais ne le fait plus dans les conditions actuelles, peut être remise en cause – et le sera même certainement.

De telles contestations ne cessent d'émerger, que ce soit à travers les efforts du mouvement féministe (aux échelles locale, régionale et mondiale), au sein des différentes générations dans les communautés immigrées, entre modèles de masculinité managériale, entre rivaux dans le champ politique, parmi les prétendants à la célébrité dans le monde du spectacle, etc. La contestation est réelle et la théorie du genre ne prédit pas ce qui l'emportera – le processus historique reste ouvert. Par conséquent, l'hégémonie peut échouer. Le concept de masculinité hégémonique ne repose pas sur une théorie de la reproduction sociale.

En d'autres termes, la conceptualisation de la masculinité hégémonique devrait explicitement reconnaître la possibilité de démocratiser les relations de genre, d'abolir les écarts de pouvoir et non seulement de reproduire la hiérarchie. Pour faire un pas dans cette direction, il faut tenter d'établir une version de la masculinité ouverte à l'égalité avec les femmes, version qui serait hégémonique parmi les hommes (« hégémonie interne », au sens de Demetriou, 2001). En ce sens, il est possible de définir une masculinité hégémonique résolument « positive » (au sens de Collier, 1998). L'histoire récente montre combien cela est difficile à faire en pratique. Néanmoins, la promotion d'une hégémonie positive doit rester un objectif stratégique central dans tout effort contemporain de réforme.

## ■ Conclusion

En sciences sociales, les concepts émergent en réponse à des problèmes théoriques et pratiques donnés et sont formulés en des termes et dans des cadres intellectuels spécifiques. Mais ils ont aussi la capacité de voyager et peuvent ce faisant s'enrichir de nouvelles significations. C'est bien ce qui

s'est produit avec le concept de masculinité hégémonique, repris dans des domaines allant de l'éducation et de la psychothérapie à la prévention de la violence et aux relations internationales. Certaines des ambiguïtés qui irritent ses détracteurs trouvent leurs origines dans ces usages variés du concept et dans les déclinaisons qu'il a connues en réponse à de nouveaux contextes.

Il s'agit peut-être là d'un problème plus général, concernant la conceptualisation en sciences humaines et sociales. Au fur et à mesure qu'une formulation théorique trouve des applications dans d'autres cadres, et sous d'autres plumes, le concept mute nécessairement, et il peut le faire dans des directions diverses du fait de différents environnements. Un concept singulier peut ainsi se transformer en une façon générale de parler, un style d'analyse, ou un élément-type dans les débats. Il n'y a rien de mal à cela en soi – c'est une façon courante pour le savoir de se développer en sciences humaines et sociales. Mais cela signifie que ces nouveaux usages doivent aussi être ouverts à la critique et peuvent manquer de substance ou de justification par rapport à l'original.

Ainsi, alors que nous voyons dans la plus grande partie des usages et modifications apportées au concept de masculinité hégémonique une contribution bienvenue à la compréhension des dynamiques de genre, nous rejetons les usages qui en font un type de caractère fixé, ou un assemblage de caractéristiques seulement toxiques. Non pas que ces usages soient futiles – ils tentent bel et bien de mettre un nom sur d'importantes questions concernant le genre, telles que la persistance de la violence ou les conséquences de la domination. Mais leur façon de le faire entre en conflit avec l'analyse de l'hégémonie dans les relations de genre et est par conséquent incompatible aussi bien avec la formulation initiale qu'avec les principaux développements de ce concept. Il ne s'agit pas d'une simple variation à son égard.

Une analyse renouvelée des masculinités hégémoniques, comme celle suggérée ci-dessus, est de plus en plus pertinente dans les débats politiques actuels sur le genre. Dans les pays riches de la métropole mondiale, le glissement du néo-libéralisme (qui est le programme radical du tout marché, formulé dans les années 1970) au néo-conservatisme (y ajoutant des références populistes à la religion, l'ethnocentrisme et la sécurité) a fait des réactions genrées un problème politique et culturel important. Dans les pays en développement, les processus de mondialisation ont exercé de nouvelles pressions à la transformation sur les ordres genrés locaux et régionaux et ont aussi ouvert la voie à de nouvelles coalitions parmi des groupes d'hommes puissants. Dans les arènes mondialisées des entreprises

multinationales, des médias et des systèmes de sécurité, de nouveaux schémas d'hégémonie sont en train d'être forgés. La formation et la contestation de l'hégémonie dans des ordres de genre historiquement changeants sont des processus d'une importance considérable, pour lesquels nous avons toujours besoin d'outils conceptuels.

### ■■■ références

**Altman, D.** 1972. *Homosexual: Oppression and liberation*. Sydney, Australia : Angus and Robertson.

**Archer, L.** 2001. Muslim brothers, Black lads, traditional Asians : British Muslim young men's constructions of race, religion and masculinity. *Feminism & Psychology* 11 (1) : 79-105.

**Baca Zinn, M.** 1982. Chicano men and masculinity. *Journal of Ethnic Studies* 10 (2) : 29-44.

**Barrett, F.J.** 1996. The organizational construction of hegemonic masculinity : The case of the U.S. Navy. *Gender, Work and Organization* 3 (3) : 129-42.

**Belton, R. J.** 1995. *The beribboned bomb: The image of woman in male surrealist art*. Calgary, Canada : University of Calgary Press.

**Berg, L. D.** 1994. Masculinity, place and a binary discourse of "theory" and "empirical investigation" in the human geography of Aotearoa/New Zealand. *Gender, Place and Culture* 1 (2) : 245-60.

**Bird, S. R.** 1996. Welcome to the men's club : Homosociality and the maintenance of hegemonic masculinity. *Gender & Society* 10 (2) : 120-32.

**Bourdieu, P.** 2001. *Masculine domination*. Stanford, CA : Stanford University Press.

**Brannon, R.** 1976. The male sex role : Our culture's blueprint of manhood, and what it's done for us lately. In *The forty-nine percent majority: The male sex role*, edited by D. S. David and R. Brannon. Reading, MA : Addison-Wesley.

**Brod, H.** 1987. *The making of masculinities: The new men's studies*. Boston : Allen and Unwin.

—. 1994. Some thoughts on some histories of some masculinities : Jews and other others. In *Theorizing masculinities*, edited by D. S. David and R. Brannon. Thousand Oaks, CA : Sage.

**Broker, M.** 1976. "I may be a queer, but at least I am a man" : Male hegemony and ascribed v achieved gender. In *Sexual divisions and society*, edited by D. Leonard Barker and S. Allen. London : Tavistock.

**Brown, D.** 1999. Complicity and reproduction in teaching physical education. *Sport, Education and Society* 4 (2) : 143-59.

**Bufkin, J. L.** 1999. Bias crime as gendered behavior. *Social Justice* 26 (1) : 155-76.

- Burgess, I., A. Edwards, and J. Skinner.** 2003. Football culture in an Australian school setting: The construction of masculine identity. *Sport, Education and Society* 8 (2): 199-212.
- Campbell, H.** 2000. The glass phallus: Pub(lic) masculinity and drinking in rural New Zealand. *Rural Sociology* 65 (4): 562-81.
- Carrigan, T., R.W. Connell, and J. Lee.** 1985. Toward a new sociology of masculinity. *Theory and Society* 14 (5): 551-604.
- Cavender, G.** 1999. Detecting masculinity. In *Making trouble: Cultural constructions of crime, deviance and control*, edited by J. Ferrell and N. Websdale. New York: Aldine de Gruyter.
- Cheng, C.** 1996. "We choose not to compete": The "merit" discourse in the selection process, and Asian and Asian American men and their masculinity. In *Masculinities in organizations*, edited by C. Cheng. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Cockburn, C.** 1983. *Brothers: Male dominance and technological change*. London: Pluto.
- . 1991. *In the way of men: Men's resistance to sex equality in organizations*. London: Macmillan.
- Collier, R.** 1998. *Masculinities, crime and criminology: Men, heterosexuality and the criminal(ised) other*. London: Sage.
- Collinson, D., and J. Hearn.** 1994. Naming men as men: Implications for work, organization and management. *Gender, Work and Organization* 1 (1): 2-22.
- Collinson, D., D. Knights, and M. Collinson.** 1990. *Managing to discriminate*. London: Routledge.
- Connell, R. W.** 1977. *Ruling class, ruling culture*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- . 1982. Class, patriarchy, and Sartre's theory of practice. *Theory and Society* 11:305-20.
- . 1983. *Which way is up? Essays on sex, class and culture*. Sydney, Australia: Allen and Unwin.
- . 1987. *Gender and power*. Sydney, Australia: Allen and Unwin.
- . 1990. An iron man: The body and some contradictions of hegemonic masculinity. In *Sport, men and the gender order*, edited by M. Messner and D. Sabo. Champaign, IL: HumanKinetics Books.
- . 1995. *Masculinities*. Cambridge, UK: Polity Press.
- . 1998. Masculinities and globalization. *Men and Masculinities* 1 (1): 3-23.
- . 2002. *Gender*. Cambridge, UK: Polity Press.
- . 2003. Masculinities, change and conflict in global society: Thinking about the future of men's studies. *Journal of Men's Studies* 11 (3): 249-66.
- . 2005. Globalization, imperialism, and masculinities. In *Handbook of studies on men & masculinities*, edited by M. S. Kimmel, J. Hearn, and R. W. Connell. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Connell, R. W., D. J. Ashenden, S. Kessler, and G. W. Dowsett.** 1982. *Making the difference: Schools, families and social division*. Sydney, Australia: Allen and Unwin.
- Connell, R. W., and J. Wood.** 2005. Globalization and business masculinities. *Men and Masculinities* 7 (4): 347-64.

- Consalvo, M.** 2003. The monsters next door: Media constructions of boys and masculinity. *Feminist Media Studies* 3 (1): 27-46.
- Dasgupta, R.** 2000. Performing masculinities? The "salaryman" at work and play. *Japanese Studies* 20 (2): 189-200.
- Davis, A.** 1983. *Women, race, and class*. New York: Vintage.
- Demetriou, D. Z.** 2001. Connell's concept of hegemonic masculinity: A critique. *Theory and Society* 30 (3): 337-61.
- Denborough, D.** 1996. Step by step: Developing respectful and effective ways of working with young men to reduce violence. In *Men's ways of being*, edited by C. McLean, M. Carey, and C. White. Boulder, CO: Westview.
- Dinges, M., E. Ründal, and D. Bauer.** 2004. Programm. Program for the Hege-monale Männlichkeiten conference, Stuttgart, Germany, 24-26 June.
- Donaldson, M.** 1991. *Time of our lives: Labor and love in the working class*. Sydney, Australia: Allen and Unwin.
- . 1993. What is hegemonic masculinity? *Theory and Society* 22: 643-57.
- Donaldson, M., and S. Poynting.** 2004. The time of their lives: Time, work and leisure in the daily lives of ruling-class men. In *Ruling Australia: The power, privilege & politics of the new ruling class*, edited by N. Hollier. Melbourne: Australian Scholarly.
- Eisenstein, Z. R.** 1979. *Capitalist patriarchy and the case for socialist feminism*. New York: Monthly Review Press.
- Ferguson, H.** 2001. Men and masculinities in late-modern Ireland. In *A man's world? Changing men's practices in a globalized world*, edited by B. Pease and K. Pringle. London: Zed Books.
- Freud, Sigmund.** [1917] 1955. *From the history of an infantile neurosis. Complete psychological works*. Standard ed., Vol. 17. London: Hogarth.
- Friedman, R. M., and L. Lerner.** 1986. Toward a new psychology of men: Psychoanalytic and social perspectives. Special issue, *Psychoanalytic Review* 73 (4).
- Gerschick, T. J., and A. S. Miller.** 1994. Gender identities at the crossroads of masculinity and physical disability. *Masculinities* 2 (1): 34-55.
- Goode, W.** 1982. Why men resist. In *Rethinking the family: Some feminist questions*, edited by B. Thorne and M. Yalom. New York: Longman.
- Gutmann, M. C.** 1996. *The meanings of macho: Being a man in Mexico City*. Berkeley: University of California Press.
- Hacker, H. M.** 1957. The new burdens of masculinity. *Marriage and Family Living* 19 (3): 227-33.
- Halberstam, J.** 1998. *Female masculinity*. Durham, NC: Duke University Press.
- Hanke, R.** 1992. Redesigning men: Hegemonic masculinity in transition. In *Men, masculinity, and the media*, edited by S. Craig. Newbury Park, CA: Sage.
- Hawkesworth, M.** 1997. Confounding gender. *Signs: Journal of Women in Culture and Society* 22 (3): 649-85.
- Hearn, J.** 1996. Is masculinity dead? A critique of the concept of masculinity/masculinities. In *Understanding masculinities: Social relations and cultural arenas*, edited by M. Mac an Ghaill. Buckingham, UK: Open University Press.

- . 2004. From hegemonic masculinity to the hegemony of men. *Feminist Theory* 5 (1): 49-72.
- Herdt, G. H.** 1981. *Guardians of the flutes: Idioms of masculinity*. New York: McGraw-Hill.
- Higate, P. R.** 2003. *Military masculinities: Identity and the state*. London: Praeger.
- Hochschild, A.** 1989. *The second shift: Working parents and the revolution at home*. New York: Viking.
- Holter, Ø. G.** 1997. *Gender, patriarchy and capitalism: A social forms analysis*. Oslo, Norway: University of Oslo.
- . 2003. *Can men do it? Men and gender equality—The Nordic experience*. Copenhagen, Denmark: Nordic Council of Ministers.
- Hooks, B.** 1984. *Feminist theory: From margin to center*. Boston: South End.
- Hooper, C.** 1998. Masculinist practices and gender politics: The operation of multiple masculinities in international relations. In *The "man" question in international relations*, edited by M. Zalewski and J. Parpart. Boulder, CO: Westview.
- . 2000. Masculinities in transition: The case of globalization. In *Gender and global restructuring*, edited by M. H. Marchand and A. S. Runyan. London: Routledge.
- . 2001. *Manly states: Masculinities, international relations, and gender politics*. New York: Columbia University Press.
- Hunt, P.** 1980. *Gender and class consciousness*. London: Macmillan.
- Ishii-Kuntz, M.** 2003. Balancing fatherhood and work: Emergence of diverse masculinities in contemporary Japan. In *Men and masculinities in contemporary Japan*, edited by J. E. Roberson and N. Suzuki. London: Routledge Curzon.
- Jansen, S. C., and D. Sabo.** 1994. The sport-war metaphor: Hegemonic masculinity, the Persian-Gulf war, and the new world order. *Sociology of Sport Journal* 11 (1): 1-17.
- Jefferson, T.** 1994. Theorizing masculine subjectivity. In *Just boys doing business? Men, masculinities and crime*, edited by T. Newburn and E. A. Stanko. London: Routledge.
- . 2002. Subordinating hegemonic masculinity. *Theoretical Criminology* 6 (1): 63-88.
- Kessler, S. J., D. J. Ashenden, R. W. Connell, and G. W. Dowsett.** 1982. *Ockers and disco-maniacs*. Sydney, Australia: Inner City Education Center.
- Kimmel, M. S.** 1987. Rethinking "masculinity": New directions in research. In *Changing men: New directions in research on men and masculinity*, edited by M. S. Kimmel. Newbury Park, CA: Sage.
- . 2005. Globalization and its mal(e)contents: The gendered moral and political economy of terrorism. In *Handbook of studies on men & masculinities*, edited by M. S. Kimmel, J. Hearn, and R. W. Connell. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Kimmel, M. S., and M. Mahler.** 2003. Adolescent masculinity, homophobia, and violence: Random school shootings, 1982-2001. *American Behavioral Scientist* 46 (10): 1439-58.
- Kupers, T. A.** 1993. *Revisioning men's lives: Gender, intimacy, and power*. New York: Guilford.

- Lea, S., and T. Auburn. 2001. The social construction of rape in the talk of a convicted rapist. *Feminism & Psychology* 11 (1): 11-33.
- Light, R., and D. Kirk. 2000. High school rugby, the body and the reproduction of hegemonic masculinity. *Sport, Education and Society* 5 (2): 163-76.
- Mac an Ghaill, M. 1994. *The making of men: Masculinities, sexualities and schooling*. Buckingham, UK: Open University Press.
- MacInnes, J. 1998. *The end of masculinity: The confusion of sexual genesis and sexual difference in modern society*. Buckingham, UK: Open University Press.
- Martin, P.Y. 1998. Why can't a man be more like a woman? Reflections on Connell's masculinities. *Gender & Society* 12 (4): 472-74.
- . 2001. "Mobilizing masculinities": Women's experiences of men at work. *Organizations* 8 (4): 587-618.
- Martino, W. 1995. Boys and literacy: Exploring the construction of hegemonic masculinities and the formation of literate capacities for boys in the English classroom. *English in Australia* 112:11-24.
- McMahon, A. 1993. Male readings of feminist theory: The psychologization of sexual politics in the masculinity literature. *Theory and Society* 22 (5): 675-95.
- Messerschmidt, J. W. 1993. *Masculinities and crime: Critique and reconceptualization of theory*. Lanham, MD: Rowman & Littlefield.
- . 1995. Managing to kill: Masculinities and the space shuttle Challenger explosion. *Masculinities* 3 (4): 1-22.
- . 1997. *Crime as structured action: Gender, race, class and crime in the making*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- . 2000. *Nine lives: Adolescent masculinities, the body, and violence*. Boulder, CO: Westview.
- . 2004. *Flesh & blood: Adolescent gender diversity and violence*. Lanham, MD: Rowman & Littlefield.
- . 2005. Men, masculinities, and crime. In *Handbook of studies on men & masculinities*, edited by M. S. Kimmel, J. Hearn, and R. W. Connell. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Messner, M. A. 1992. *Power at play: Sports and the problem of masculinity*. Boston: Beacon.
- . 1997. *Politics of masculinities: Men in movements*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- . 2002. *Taking the field: Women, men, and sport*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Messner, M. A., and D. Sabo, eds. 1990. *Sport, men, and the gender order: Critical feminist perspectives*. Champaign, IL: Human Kinetics Books.
- Meuser, M. 2001. "This doesn't really mean she's holding a whip": Transformation of the gender order and the contradictory modernization of masculinity. *Diskurs* 1:44-50.
- . 2003. Modernized masculinities? Continuities, challenges and changes in men's lives. In *Among men: Moulding masculinities*, edited by S. Ervø and T. Johannson. Aldershot, UK: Ashgate.

- Meuser, M., and C. Behnke. 1998. Tausendundeine Männlichkeit? Männlichkeitsmuster und socialstrukturelle Einbindungen. *Widersprüche* 67:7-25.
- Mieli, M. 1980. *Homosexuality and liberation: Elements of a gay critique*, translated by D. Fernbach. London: Gay Men's Press.
- Mittelman, J. H. 2004. *Whither globalization? The vortex of knowledge and ideology*. London: Routledge.
- Morin, S. F., and E. M. Garfinkle. 1978. Male homophobia. *Journal of Social Issues* 34 (1): 29-47.
- Morrell, R. 1998. Of boys and men: Masculinity and gender in southern African studies. *Journal of Southern African Studies* 24 (4): 605-30.
- Morrell, R., and S. Swart. 2005. Men in the Third World: Postcolonial perspectives on masculinity. In *Handbook of studies on men & masculinities*, edited by M. S. Kimmel, J. Hearn, and R.W. Connell. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Morris, C., and N. Evans. 2001. "Cheese makers are always women": Gendered representations of farm life in the agricultural press. *Gender, Place and Culture* 8 (4): 375-90.
- Mosher, D. L., and S. S. Tomkins. 1988. Scripting the macho man: Hypermasculine socialization and enculturation. *Journal of Sex Research* 25 (1) 60-84.
- Namaste, V. K. 2000. *Invisible lives: The erasure of transsexual and transgendered people*. Chicago: University of Chicago Press.
- Newburn, T., and E. A. Stanko. 1994. *Just boys doing business? Men, masculinities, and crime*. New York: Routledge.
- Pease, B., and K. Pringle, eds. 2001. *A man's world? Changing men's practices in a globalized world*. London: Zed Books.
- Petersen, A. 1998. *Unmasking the masculine: "Men" and "identity" in a sceptical age*. London: Sage.
- . 2003. Research on men and masculinities: Some implications of recent theory for future work. *Men and Masculinities* 6 (1): 54-69.
- Pleck, J. 1981. *The myth of masculinity*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Plummer, K., ed. 1981. *The making of the modern homosexual*. London: Macmillan.
- Poynting, S., G. Noble, and P. Tabar. 2003. "Intersections" of masculinity and ethnicity: A study of male Lebanese immigrant youth in Western Sydney. Unpublished manuscript, University of Western Sydney.
- Roberts, P. 1993. Social control and the censure(s) of sex. *Crime, Law and Social Change* 19 (2): 171-86.
- Roper, M. 1994. *Masculinity and the British organization man since 1945*. Oxford, UK: Oxford University Press.
- Rubin, H. 2003. *Self-made men: Identity and embodiment among transsexual men*. Nashville, TN: Vanderbilt University Press.
- Sabo, D., and D. F. Gordon, eds. 1995. *Men's health and illness: Gender, power and the body*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Sabo, D., and S. C. Jansen. 1992. Images of men in sport media: The social reproduction of gender order. In *Men, masculinity, and the media*, edited by S. Craig. Newbury Park, CA: Sage.

- Salisbury, J., and D. Jackson. 1996. *Challenging macho values: Practical ways of working with adolescent boys*. Washington, DC: Falmer.
- Schwalbe, M. 1992. Male supremacy and the narrowing of the moral self. *Berkeley Journal of Sociology* 37:29-54.
- Scott, J.W. 1997. Comment on Hawkesworth's "confounding gender." *Signs: Journal of Women in Culture and Society* 22 (3): 697-702.
- Segal, L. 1990. *Slow motion: Changing masculinities, changing men*. London: Virago.
- Skelton, A. 1993. On becoming a male physical education teacher: The informal culture of students and the construction of hegemonic masculinity. *Gender and Education* 5 (3): 289-303.
- Snodgrass, J., ed. 1977. *For men against sexism: A book of readings*. Albion, CA: Times Change Press.
- Stoller, R. J. 1968. *Sex and gender: On the development of masculinity and femininity*. New York: Science House.
- Taga, F. 2003. Rethinking male socialization: Life histories of Japanese male youth. In *Asian masculinities*, edited by K. Louie and M. Low. London: Routledge Curzon.
- Thorne, B. 1993. *Gender play*. New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.
- Thornton, M. 1989. Hegemonic masculinity and the academy. *International Journal of the Sociology of Law* 17:115-30.
- Tolson, A. 1977. *The limits of masculinity*. London: Tavistock.
- Tomsen, S. 2002. *Hatred, murder and male honour: Anti-homosexual homicides in New South Wales, 1980-2000*. Vol. 43. Canberra: Australian Institute of Criminology.
- Valdés, T., and J. Olavarría. 1998. Ser hombre en Santiago de Chile: A pesar de todo, un mismo modelo. In *Masculinidades y equidad de género en América Latina*, edited by T. Valdés and J. Olavarría. Santiago, Chile: FLACSO/UNFPA.
- Wajcman, J. 1999. *Managing like a man: Women and men in corporate management*. Sydney, Australia: Allen and Unwin.
- Walby, S. 1997. *Gender transformations*. London: Routledge.
- Warren, S. 1997. Who do these boys think they are? An investigation into the construction of masculinities in a primary classroom. *International Journal of Inclusive Education* 1 (2): 207-22.
- Wetherell, M., and N. Edley. 1999. Negotiating hegemonic masculinity: Imaginary positions and psycho-discursive practices. *Feminism and Psychology* 9 (3): 335-56.
- Whitehead, S. M. 1998. Hegemonic masculinity revisited. *Gender, Work, and Organization* 6 (1): 58-62.
- . 2002. *Men and masculinities: Key themes and new directions*. Cambridge, UK: Polity.
- Willis, P. 1977. *Learning to labor: How working class kids get working class jobs*. Farnborough, UK: Saxon House.
- Zaretsky, E. 1975. Male supremacy and the unconscious. *Socialist Revolution*, 4:7-55.